JUSTIFICATION DU TIRAGE

Nos 1 à 50 Exemplaires sur papier de Chine contenant deux suites des illustrations dont le premier état avant lettre. . . . . .

Nos 51 à 300 Exemplaires sur papier à la forme des papeteries d'Arches avec un état des planches . . . . . .

No 209 LE

CAMILLE MAUCLAIR

LES DANAÏDES

CONTES

ILLUSTRATIONS

DE

BESNARD, CARRIÈRE, FANTIN-LATOUR,
LA GANDARA, LE SIDANER, LEVY-DHURMER,
ROCHEGROSSE

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS D'ART
« LE LIVRE ET L'ESTAMPE »
37, Quai de l'Horloge, 37.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

LA PRINCESSE

ALICE DE MONACO

HOMMAGE

DE RESPECTUEUSE ADMIRATION

C. M.

PRÉFACE

Ce septénaire de contes a son lien secret. Toute histoire en signifie une autre, nul récit n'est isolé, limité à lui-même. Ceux qui aimeront ce recueil le savent, et à ceux qui ne le savent point, je ne pourrais le faire comprendre. Le lien de ces contes est subtil, et pourtant il est d'une soie résistante, et les pierres du collier qu'il assemble se reflètent mutuellement, et sur toutes se joue une même lumière, une lumière de la fin du jour d'automne, morte, tiédissante, alentie, comme vue à travers des larmes.

* * *

Il semblera d'abord que rien ne soit commun entre Cyrnos et l'humble Étiennette, le prince halluciné par le bouclier d'or et la nonchalante comtesse de Hermaines, l'atelier crépusculaire où l'artiste s'effare des spectres qu'il a suscités, l'arceau de la berge

où rêve la petite Ilse, les limbes enfin où se dénouent les étreintes immatérielles des Elfes. Mais si les décors de la vie sont assez variés pour nous distraire et nous donner le change sur ce qui a été dicté une fois pour toutes et pour toujours, l'essence de la vie est une et grave, mystérieusement condensée en baume: à travers les multicolores facettes du cristal qui l'enclôt se déplace une onde bruissante, intarissable, la source éternelle d'espérance et de douleur.

Cette source traverse le ciel et l'histoire, issue des urnes de l'insatiable Destin, inclinées par les bras minces et blancs des Danaïdes immortelles qui nous versent les sensations, les pensées, tous les breuvages de l'imagination. Expiatoires d'un crime primitif, les plus beaux rêves portent en eux leur chagrin, tout silence recèle sa peine.

Il n'est pas de temps, il n'est point de distance pour les âmes. Celles qui sont ici réunies, vous les verrez semblables, et chacune eût pu contenir toutes les autres, et toutes sont la même, et seules les circonstances diffèrent. Elles sont là comme des buires fragiles laissées à la porte de l'infini par des vierges qui viennent de disparaître, et dans chacune il y a un peu de l'eau fatale versée par les sœurs maudites. Le reflet d'or du bouclier, soleil mourant sur l'agonie d'un règne, se dissout aussi bien dans le dormant miroir où les yeux de la petite Ilse apprennent la vie. Le rayon qui descend, livide, du ciel de six heures,

touche le vase de fleurs manié par les mains exquises d'Étiennette avec la même mélancolie qu'il impose aux murs de l'atelier hanté de fantômes : et son sourire éteint, qu'il se joue sur les œillets verts charmant la songerie d'Éva-Christiane ou sur la plage où Cyrnos connaît l'amour de la Néréide, leur conseille également l'inutilité de vivre un rêve autrement qu'entre terre et ciel, comme les Elfes. Et sans les Danaïdes invisibles rien ne serait de tout cela, toutes ces créatures éparses ne seraient pas réunies, je n'aurais pas pensé à les prendre dans le salon de soie, la pauvre échoppe, le palais asiatique, les rochers sauvages, la cité lunaire ou le ciel de silence.

Et si je les ai prises en ces lieux si dissemblables, c'est pour mieux faire sentir que l'univers des âmes ignore les dissemblances vues en toutes choses par notre vie limitée. L'agrément de ce léger livre n'eût pas eu besoin de l'autorité de si graves pensées, qui, loin de lui donner du mérite, l'en montreront plutôt indigne : et il ne s'agit ici que de contes. Mais les contes ne sont que les signes de certaines vérités qu'on ne peut faire entendre qu'en semblant les imaginer pour le plaisir d'un instant, et nous passons notre existence à reconnaître que les contes avaient dit vrai.

Notre vie elle-même n'est qu'un conte que composent lentement nos joies et nos peines. Nous aussi, nous remplissons notre âme de cristal à la source

inéluctable ; nous aussi nous la laissons à la porte mystérieuse, et c'est avec elle que s'alimentent de nouveaux songes pour l'âme de ceux qui nous suivront, et tout retourne dans tout, sous le geste résigné des éternelles Danaïdes.

ÉTIENNETTE

E. Carrière, pinx.

ETIENETTE

ÉTIENNETTE

L'auvent de la pauvre échoppe était doré d'un faible soleil. L'intérieur semblait plus sombre encore de ce qu'à sa limite une lumière plus vive, dernier reflet d'octobre, s'arrêtât. Et qarmi le confus demi-jour on discernait les rayons de bois noirci où s'alignaient les cartons et les boîtes de fil et de mercerie, les écheveaux de lainage, les nœuds de percale et les ruches de filoselle. Quelques joujoux bariolés pendaient au coin du comptoir chétif : au plafond un lot de ballons rouges gonflait ses soleils éteints. L'odeur de linge, de papier et de fleurs à tisanes flottait indécise, et, au milieu de la pièce noire et basse, amassant à ses angles le mystère fumeux de ses ombres de cave, auprès d'un petit poêle de fonte, sur la table ronde était posée une jatte de cristal pleine d'eau, de feuilles et de fleurs flétries.

Là, un soir, à sept heures, du dehors, de cette rue de faubourg où je me promenais parmi les rentrées d'ouvriers hâtifs, j'aperçus Étiennette d'abord vaguement parce que mes yeux parvenaient mal à pénétrer

l'obscurité de l'échoppe. Je ne vis qu'une blancheur remuante dont la forme m'attira. C'est alors que je distinguai une enfant de quatorze ans qui levait vers moi son visage anémié aux yeux bleu de lin, au front uni s'encadrant de cheveux follets d'une blondeur décolorée, aux fines lèvres tristes de la moue d'un éternel sanglot retenu.

Son corps était gracile et d'une maigreur puérile dans la robe pauvre à peine longue sur des jambes qui avaient dû être découvertes jusqu'au genou comme celles des fillettes, deux mois peut-être auparavant. Ce que j'avais vu remuer et qui était blanc, c'étaient les mains, et dès que je les eus aperçues, je demeurai saisi du désir de les étudier sans souci de l'heure et du reste de la vie.

C'étaient les plus admirables mains qu'aient rêvées jamais les primitifs, moins pour celles des princesses que pour celles des vierges et des anges. Leur blancheur mate était extraordinaire; modelées dans la cire à cierge, longues, nettes, révélant sous une chair souple le jeu délicat de leur mignonne ossature, elles allongeaient des doigts effilés. Sous la cire, une veine teintée pâlement laissait affleurer les sinuosités de son dessin couleur de ciel; sur la saillie de l'os des poignets, luisait doucement la peau tendre, et surgie de la manche noire la naissance du petit bras était exquise. La lente usure, l'épuisement de femmes du peuple résignées et silencieusement affinées par les larmes pouvaient seuls avoir produit ces deux douloureux chefs-d'œuvre. Je

ne sais pourquoi les larmes me montèrent aux cils en les apercevant. Elles se présentaient comme des êtres vivants, distincts du corps infantile qui continuait pour lui-même son existence de fleur chlorotique éclose dans une cave de faubourg. L'une s'appuyait au coin de la tempe d'Étiennette, un doigt levé, les autres mêlés aux boucles blondes. L'autre main, étendue sur la table, étirait ses doigts pointus. Puis elle toucha le flanc arrondi de la jatte de cristal où brillait, minuscule, l'image du carré de jour de la porte; les doigts frôlèrent la surface froide, l'autre main quitta le front fiévreux pour s'y attacher à son tour, et je m'attardai à considérer dans l'ombre ce verre où pendaient les fleurs ternes, le reflet de clarté, les admirables mains qui calmaient leur moite inquiétude — et le blême profil d'enfant qui rêvait immobile.

* * *

La petite sainte vivait avec sa mère veuve. Je devins vite leur ami, mes quarante ans et d'anciens chagrins terminés par une longue série d'années solitaires donnent à ma physionomie l'expression de tristesse affectueuse et réticente qui inspire confiance, et j'ai préféré depuis longtemps aux raffinements du monde où j'avais vécu l'étude des paroles qui touchent le cœur des humbles. Je pus à loisir emmener Étiennette dans l'atelier où j'essaie de peindre plutôt mes songes que les réalités de la vie. Il est situé au bout d'une grande rue montante de Belleville, et de ses vitrages on aper-

çoit l'étendue grise et blême du Paris populaire, les collines de Montmartre et de Charonne, les fumées de la banlieue à travers le rideau de feuillage des Buttes-Chaumont. Là, j'espérai souvent fixer sur la toile la perfection pâle des mains d'Étiennette, debout contre le paysage aperçu, offrant ses minces paumes ouvertes comme les signes mêmes des délicatesses suprêmes que les croyants du peuple savent y découvrir. C'était pour moi la mignonne statue de l'anémie pensive et douce, l'émanation du crépuscule des usines, des pauvretés et des résignations au travail, priant suavement dans la douleur fraternelle de l'arrière-saison. Elle devait offrir ses mains ouvertes dont la curieuse blancheur et l'amaigrissement élégant prouvait, mieux que tout emblème, la beauté d'âme héréditaire de ces classes que le travail et les atmosphères viciées ont ennoblies autant que le luxe et la névrose des autres. J'esquissai à souhait la pure et débile silhouette aux yeux doux, dressée à contre-jour sur le fond de fumeuses maisons et du ciel éteint, mais les mains me désespérèrent. Durant de longues heures je les dessinai, jointes ou isolées. Je dessinais jusqu'à ce que le soir tombât. Alors je m'étendais sur un divan et je considérais Étiennette assise. L'ombre montante aux parois des hauts murs blêmes baignait mystérieusement l'enfant. A dessein et pour renouveler une vision aimée (car je fus toujours l'amant des transparences et des lueurs indéfinies), je plaçais devant elle une coupe de cristal où défaillaient des fleurs ; et j'attendais patiemment que la nuit ne laissât

plus visibles que les mains, la tache de clarté au flanc de la coupe, et le calme profil chétif. Alors je savourais la vision en silence, puis j'emmenais Étiennette par la main et nous descendions ensemble jusqu'à la petite mercerie où je la laissais, disant bonsoir à la mère et ayant posé sur la table quelque friandise pour le souper.

Je revenais dans les rues bruyantes ; je gagnais les avenues et les ruelles bordées de closeries qui atteignent le haut du parc ; je m'attablais à la terrasse d'un petit café ou d'un humble traiteur, et je songeais en regardant les dernières traînées violettes qui précédaient au ciel les timides étoiles d'octobre. Tout, dans cette nature, était las et fin comme les mains d'Étiennette. Le vent rapprochait les trembles du square comme la faiblesse joignait ses doigts sur sa poitrine étroite. La poésie du lieu populaire se précisait dans la lente allure de quelques amoureux entrevus au détour des pelouses, et la mélancolie de l'homme qui a voulu être seul s'élevait en moi comme une prière de charité pour eux — comme une prière qui, dans ma confuse ivresse, se matérialisait lentement en deux blanches, nettes et cireuses mains unies paume à paume, pouce à pouce, hors de deux manches de laine noire, et levées avec foi sur l'étendue de Paris dissolvant sa brume de fumées et de nuit...

Le lendemain matin, je détruisais mes dessins de la veille en arrivant à l'atelier ; ainsi quelque temps passa.

Étiennette était simple, ignorait presque tout, et ne jouait guère. Mais la débilité native, l'étiolement dans l'air du faubourg, l'avaient affinée au point qu'elle vécût dans un état d'intuition constante. Moi-même, je n'ai peut-être jamais pensé, mais ma vie s'est construite selon un état de pressentiment perpétuel à travers lequel j'ai plutôt aperçu que vécu les événements. Il s'établit entre nous un langage muet que nos sensibilités comprirent pleinement. Lorsque je la ramenais chez elle en tenant dans ma main sa petite main fiévreuse qu'elle y laissait comme si elle eût été encore une toute petite fille, je sentais s'émouvoir en moi un sentiment de protection presque paternel. Les choses mêmes qu'elle disait, sa curiosité, son sourire touchaient mon cœur. Et elle me regardait avec une expression étrange. La crainte me vint un jour qu'elle eût quelques petites amies avec qui jouer, et que nos séances quotidiennes l'eussent privée de ce plaisir. Elle me répondit qu'elle n'en avait aucune ; j'en fus content, de façon a m'en étonner moi-même, si je n'avais été d'abord saisi par la vivacité fiévreuse avec laquelle Étiennette ajouta : « Non, non, personne... Je n'ai que vous, je ne connais que vous... » Et elle dit, pensive : « Je ne joue pas, ici, mais c'est mieux que si je jouais... Je ne suis bien qu'avec vous... » Je commençai alors à distinguer confusément qu'elle s'était attachée à moi.

Elle était toujours venue tête nue à l'atelier. Un jour elle vint avec un joli chapeau garni par elle-

même, et une robe longue qu'elle avait faite. « Tu as l'air d'une demoiselle riche, Étiennette, » lui dis-je. Elle devint pâle et ne répondit rien. Alors j'ajoutai en souriant : « Il ne te manque que de jolis gants. Veux-tu que je t'en achète ? »

— Oh ! dit-elle en ouvrant de très grands yeux où des pleurs brillèrent.

Elle tendit lentement ses deux exquises et souffreteuses mains de cire, et dit avec un chagrin doux :

— Vous ne les aimez donc plus ? Je les voulais toujours nues parce que je croyais que vous les préféreriez... Mais si vous voulez les cacher, maintenant, alors c'est que...

Elle pleura soudain, tremblante. « Non, non, Étiennette, lui dis-je, ne te chagrine plus, tu ne mettras pas de gants. Donne-moi tes petites mains et travaillons. » Elle se consola avec peine. Le lendemain, quand elle revint, je lui passai au doigt un fil d'or retenant une petite perle. « Voici qui te parera mieux que des gants, Étiennette ». Elle resta immobile, le cœur battant. J'eusse pensé qu'elle me sauterait au cou ; mais elle leva sur moi un regard tout changé où se révéla un monde de pensées et d'émotions nouvelles, un regard dont l'intensité sérieuse me saisit. Et, sans parler, elle embrassa l'anneau et alla s'asseoir à sa place habituelle. A cette seconde, je compris nettement que je l'aimais en père, et qu'elle m'aimait de sa première aurore d'amour.

Elle allait avoir quinze ans. C'était une petite vierge

aux épaules étroites. Elle devait être, en tout son jeune corps amaigri et pur, modelée de cette même cire dont ses mains étaient faites ; elle ignorait toutes choses, et j'avais vécu déjà si longtemps ! Dès lors nous commençâmes à souffrir, parce que ma raison déclinante ne voulait pas remonter vers son jeune instinct, et que les bourgeons et les feuilles mortes n'ont pas été promis par Dieu à la même tige dans la même saison. Le sanglot retenu, disparu auparavant, reparut au coin crispé des lèvres d'Étiennette. Pourquoi dès ce jour, ne la rendis-je pas résolument à sa mère, à la reprise des habitudes monotones de la triste échoppe où les ballons rouges flottaient au plafond comme de pauvres fanaux éteints ? Je n'en eus pas le courage, trop captivé déjà par l'inconscient retour du besoin d'aimer, gardant aux âmes du peuple de mélancoliques amours que signifiaient toutes à mes yeux cette petite fille aux pâles mains. J'essayai des froideurs que démentirent les inflexions tendres de ma voix ; Étiennette souffrit sans se plaindre, et son regard montrait qu'elle avait tout compris.

Chacun de ses gestes décela une puberté souffreteuse qu'avait précédée celle de l'âme. Elle écartait ses bras de son corps, avec cette facilité navrante de l'âge mûr, où les mains se sont habituées à se porter au front pour l'étreindre dans le sursaut du chagrin. Je l'eusse adoptée, elle eût voulu se donner ; nous nous regardâmes comme deux pauvres hantés de la curiosité stérile de savoir lequel est le plus pauvre, et contestant leur droit à la plus grande désespérance, au bord de l'indifférente humanité. Dans Étiennette, je contemplai toute la souffrance du peuple, qui veut toujours s'offrir, du peuple trahi par son manque d'égoïsme, et levant ses pauvres yeux vers les aurores qu'on lui montre, prêt à donner ses filles fécondes et à poser l'outil sur l'épaule de ses fils, en les poussant vers ce qu'il croit confusément être le bien futur. En cette enfant, je sentis l'image elle-même du pauvre idéal décoloré qui se lève sur les soirs de travail et de moiteur, au moment où, revenu des fours éteints et des ateliers désertés, avant de s'anéantir au sommeil, l'homme des peines croise dans la rue le dernier rayon du soleil et rêve d'avenirs purifiés de tout mal.

Et dans moi ce fut la fatigue de savoir et la lassitude de soi-même qu'Étiennette contempla, le refus de vivre, le culte des déclins, des absences et des silences, l'amour des ombres et l'attente pieuse de la délivrance de l'âme, loin des essais et des énergies. Elle arrivait, et je m'en allais. Ma connaissance triste refusait sa soif d'aimer, de s'affirmer, de s'ouvrir. J'eusse voulu l'élever, l'instruire, l'armer dans la vie, mais son instinct, étirant dans son corps fragile une nouvelle féminité, eût dépassé ma raison timide. Chaque jour nos regards s'alourdirent de divinations plus profondes, de mutuelles confrontations d'âmes. La séance finie, dans l'atelier envahi de pénombres, nous restions debout l'un devant l'autre comme deux êtres en deuil, nous considérant. Je ressentais longuement

la douleur d'être seul sur la terre et d'avoir compris trop tard quelle douceur peut naître d'une tête d'enfant à soi posée contre la poitrine, lorsqu'on est devenu lassé du rêve et étranger aux femmes. Et dans le cœur de l'amoureuse puérile, éprise d'un homme méditatif dont l'âme désenchantée attirait sa triste finesse, la gaucherie douloureuse gonflait un sanglot monté jusqu'à cet éternel pli réticent de la bouche. Étiennette m'aimait comme la foule aime le tribun, l'homme de pensée supérieure en qui elle a foi ; je l'eusse menée à la mort sans qu'elle se plaignit. Rien de vicieux ne visitait son âme. Ses mains restaient celles d'une vierge tranquille, continuant leur petite vie de perfection enclose dans une forme exacte et admirable que la fièvre ne troublait jamais.

* * *

Le jour vint où les séances furent finies. Nos cœurs battaient fort lorsqu'Étiennette se leva du siège où elle posait. Je balbutiai quelques phrases pour lui expliquer que je la reverrais, même sans peindre, que j'entrerais très souvent dans l'échoppe en passant. Elle m'écouta paisible, et quand j'eus fini elle prit sur la table son petit chapeau d'écolière, et en le prenant elle fit, par une maladresse que je pressentis jouée, tomber la coupe de cristal où baignaient les fleurs, avec laquelle je l'avais si souvent peinte.

— Oh! pardonnez-moi, dit-elle sans s'émouvoir.

Elle acheva, souriant d'un sourire factice :

— C'est signe de mariage.

— Il n'y a point de mal, Étiennette, répondis-je sans paraître comprendre. Allons, maintenant, avant de sortir, il faut nous dire au revoir. Veux-tu m'embrasser, mon enfant?

Elle regardait vaguement les murs de l'atelier, puis elle se tourna vers moi, très pâle :

— Je veux bien, dit-elle.

Elle s'approcha, se haussa et m'embrassa en tremblant de tout son corps. Je sentis ses lèvres frémir et brûler de fièvre sur ma joue, et j'allais toucher la sienne, mais elle se dégagea d'un geste singulier où toute son âme lutta contre tout son corps, et, reculant, elle tendit ses deux longues mains blanches jusqu'à mes lèvres.

Je demeurai saisi de chagrin et la regardai, statuette de douleur debout en face du vieil homme que j'étais. Déjà son visage était dans l'ombre et la lumière s'arrêtait à ses mains amaigries, surgies des pauvres manches noires.

— Non, non, dit-elle d'une voix sans timbre... Embrassez-les... C'est elles que vous avez aimées et connues, elles seules...

Elle les poussa toutes les deux, à bout de bras, jusque sur ma bouche où elle les appuya glacées, en détournant la tête et en la renversant sur l'épaule pour que je ne visse pas les larmes qui montaient à ses cils. Je n'eus pas la force de répondre. Déjà elle allait à la porte et sortait de plain-pied dans la cour; à sa suite je gagnai la rue. Nous nous trouvâmes dans le cré-

puscule où brillaient faiblement quelques lumières lointaines. Nous marchâmes en silence, regardant Paris entrevu par intervalles.

Et lorsque nous fûmes arrivés au coin de sa rue, Étiennette s'arrêta brusquement, feignant une moue d'enfant capricieuse.

— Il ne faut pas venir à la maison, dit-elle très bas et très vite. Il ne faut pas aller plus loin, il faut retourner. Je ne suis rien du tout, je vous aimais... Allez à l'atelier, devant les morceaux de verre et les fleurs déteintes, et laissez-moi ici, et ne craignez pas de m'avoir fait mal. J'ai tout compris à présent, je serai comme les autres et ne pleurerai même pas. Je vous aimais tout à fait comme vous aimiez mes mains. Adieu, adieu...

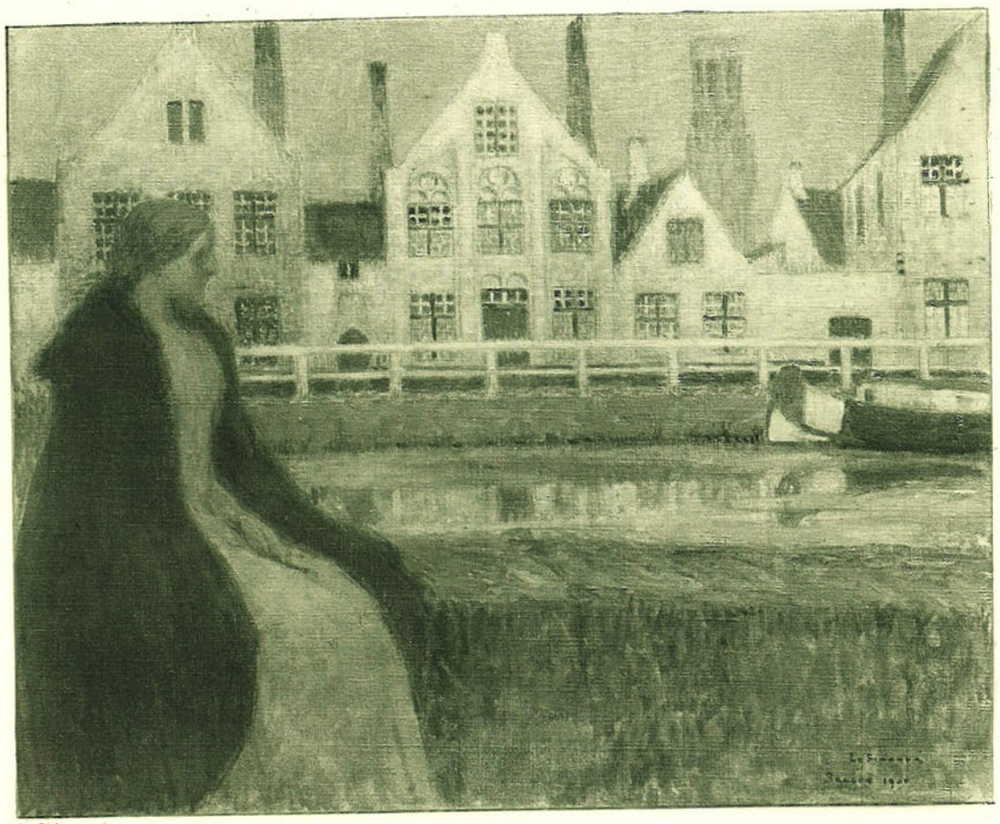
Je restai immobile sur le trottoir. Déjà elle s'éloignait, un sanglot faisant frémir ses petites épaules. Elle me parut une femme tout-à-coup. Quelque chose en moi se brisa.

— Étiennette! criai-je, Étiennette!

Elle ne se retourna point. Mais quand elle fut à cinquante pas, au coin suprême où elle allait disparaître, elle leva vers moi ses deux mains de cire vierge et au-dessus de sa tête les agita.

Paris baigné de fumée révélait dans le désespoir de l'arrière-couchant une immense mer ; et sur l'horizon violacé de cette mer douloureuse les mains de la révoltée palpitèrent comme deux petits pavillons d'adieu, naufrageant dans l'agonie des rêves.

ILSE ET LES REFLETS



Le Sidaner, pinx.

ILSE ET LES REFLETS

ILSE ET LES REFLETS

Ilse attendait le soir comme on attend un baiser lorsqu'on est orpheline.

Pour attendre le soir, Ilse se faisait belle comme la vieille petite ville qu'elle habitait. L'enfant posait sur ses blonds bandeaux lissés une fraîche coiffe de percaline : à ses poignets des manchettes de percaline, à son cou la croix d'argent, sur la robe de drap noir la mante ronde à col de velours, à la ceinture un chapelet et deux fleurs mauves.

La ville offrait le soir ses clochetons dorés, ses campaniles de dentelles, la pourpre de ses pignons de tuiles, le méandre brillant de ses canaux semés de cygnes, et surtout son adorable silence en fleurs, son silence de sainteté qui encensait la promesse attendrissante du crépuscule.

Et la ville et l'enfant songeaient ensemble : « Donnez-nous aujourd'hui, Seigneur, notre soir quotidien ! Que la lumière défaille et que naisse la pénombre sa

fille, consolatrice des peines, messagère du sommeil, prometteuse des rêves ! »

Du moins toute la vieille ville, séculairement dévotieuse, songeait cela, car Ilse n'en savait rien, et ce que disait son âme éternelle, son pauvre corps gracile et fragile ne le pouvait pas comprendre. Il savait seulement qu'à cette heure-là il ne souffrait plus, que rien ne le choquait plus, qu'il retrouvait une harmonie antérieure et inusitée, la prescience d'un pays d'éternelle et totale douceur.

A l'heure où tout est reflet, tout pour Ilse devenait certitude.

. .

Et elle sortait, lente et tranquille, pour aller retrouver les reflets, comme, ici, ou dans le ciel, on retourne vers ceux qu'on aime.

Elle les connaissait si bien qu'elle eût pu nommer chacun par son nom, elle les connaissait trop bien pour avoir besoin de les nommer : elle n'eût fait cela que pour les autres êtres, et personne n'eût compris.

Elle savait pour elle seule des féeries aussi belles que seules peuvent les rêver les petites filles malheureuses lorsqu'on croit qu'elles dorment, et qu'une fée a mis un doigt sur leurs lèvres.

Ilse se tenait debout devant le soir, comme le portrait de l'âme de la vieille petite ville, avec deux tristesses à la ceinture et l'espérance au cou. Un peu d'or

ondulait à la limite de la coiffe de percaline, dans les yeux survivait le reflet de midi.

Ilse savait sur le Dyver un recoin qu'elle aimait entre tous. Sous un haut balcon où s'accoudèrent jadis les princesses de la cour du duc Charles, elle s'arrêtait, couronnée d'un dais de pierre ouvragée ; au bord de la finissante lumière elle était là, comme un bouquet oublié. Et de là elle voyait un angle d'eau brillante, où vivaient plusieurs reflets ; un pan des assises de la cathédrale de Saint-Martin, une chevelure de glycines négligées, les mousses d'un mur, un toit rouge, quelques roses et un grand cygne qui dormait.

Les reflets étaient les jouets d'Ilse. Jouets de son âme, fleurs sur l'eau, mirages.

. .

Elle partait pour en voir d'autres, comme un enfant ouvre une boîte de joujoux nouveaux, sans refermer la précédente. Sous certaine arche de pont, elle descendait : le pont était court et très cambré. Doublé dans l'eau il apparaissait comme une grande bague de pierre dorée et fanée, et pour chaton s'imposait un lion usé, saillant à la clef de voûte ; le doigt fuyant de l'eau y passait joueur et lent et se déplaçait, épousaille perfide. Ainsi les promesses passent à travers l'amour durable.

Ilse souriait, témoin fidèle, indulgent à l'inconstance de l'onde qu'elle regardait avec le regard des

vierges pour les nuptiales. Tout à côté tintait une cloche argentine, celle des Ursulines ou celle du Carmel.

Le canal où s'enfonce la racine du noirâtre mur du Vieil-Hôpital : briques noircies, fenêtres aveugles, ogives barrées de planches sordides, souffrances expirant parmi des pierres sourdes, passé... Sur l'eau flotte une fleur tremblante et froide ; le regard s'élevant entrevoit la face et la cornette d'une visitandine à une baie, reflet devenu floral dans l'eau stable. Là, Ilse, noire et de ligne pure, semblait veiller la mort permanente et invisible.

Un auvent sous lequel bouge la présence frileuse d'un remous : là se renverse la blancheur symétrique d'une porte prochaine, celle d'une école. Et les fillettes comme en bois peint, joues rouges, cheveux miellés, robes en ballons de drap bleu rude, paniers au poing, criant des noms flamands, — Godelive, Nele, Minne, Moorise — une à une, à chaque coup de cloche sortent, de grosse cloche balourde ; et tous les dix pas une sœur noire à ruban bleu surgit et tourne — et c'est pour Ilse le spectacle d'une vivante et vaste clepsydre dont les personnages bariolés à l'heure battante processionnent et font coucou. Cet appareil dit six heures, reflet d'une spacieuse horloge du vieux temps, au repli de l'eau qui l'anime et la résorbe.

* * *

Le crépuscule regrette de mourir et s'obstine à

vivre, mais jamais son obstination n'est semblable. Tantôt la prédominance des violettes du demi-deuil emplit le ciel, et tantôt les roses prévalent, et tantôt la teinte exquise de l'or pulvérisé, et tantôt la pâleur de l'argent. Mais à la fin il faut bien que jardins, minéraux, lacs oubliés et confidences aient cessé d'emplir le ciel, si grand soit-il, et la nuit a toujours raison. Elle le sait, et ne se hâte pas. Quand toutes les révoltes de lumière et toutes les mélancolies de nuées ont fini de prier pour leur survie et demeurent inertes, pâles de leur propre douceur, dans un silence indéfini alors la nuit survient, et quelquefois, par pitié, leur accorde de se condenser en clair de lune.

L'homme d'armes noir qui est le haut beffroi, son cadran en bouclier d'or pendu au flanc, regarde s'accomplir ce legs de la soirée mourante en élevant au-dessus de la ville et des campagnes sa face de veilleur octogonale, cinglée par le salubre souffle de la mer prochaine.

La ville, agenouillée, reçoit pieusement l'universelle hostie de pâleur que le soir pose avec sérénité sur ses lèvres priantes. Les sacrements du silence la touchent onctueusement au front de ses édifices, au cœur de ses nefs, sur la garde cruciale de ses canaux longeant son flanc comme d'horizontales épées de lumière dont l'acier poli, naguère de feu, devient bleuâtre. L'Angelus, planant avec les lentes ailes de la sixième heure, recueille pour des légendes inconnues les âmes insatisfaites des rêves de la terre.

Avec la lune, au mur vertical d'un quai, naît l'ombre gracile et verte des feuillages de la rive adverse : un filigrane tremblant s'inscrit aux vieilles pierres, mirages de jardins au-dessus de l'eau suspendus; et l'eau recueille avec précaution le reflet de ce reflet, on y lit l'ombre d'une ombre, qui descend dans une mouvante pénombre plus verte encore ; un cygne passe, surnageante fleur à demi-enclose dans l'eau: sur quelle tige invisible frémit ce calice refermé dont le pistil sinueux, cou blanc, rayon de lune figé, semble parfois chercher des sucs mystérieux en lui-même, ployé comme un bracelet qui se referme?

D'un peu d'herbage, aggloméré à la limite de l'eau et de la pierre, un iris noir regarde s'en aller ce lys, mémoire qui s'éloigne de la douleur.

* * *

Ilse elle-même, à tout cela présente, était un reflet d'une Ilse idéale : à moins que la petite fille flamande qu'elle était dans le jour ne fût le reflet moins beau de la créature contemplative des soirs.

Il est une heure, ici peu tardive, où ne sonne plus sur les dalles désertes même le pas attardé des mariniers qui reviennent de l'estaminet. Ilse devenait vite le seul témoin de cette visitation angélique d'une ville par une lumière morte. Et si une seconde ville naissait de l'eau à l'encontre de la première, elle était seule à le savoir.

Sa mante ronde se balançait, cloche taciturne,

visiteuse du silence, vêtement de voyage de l'Angelus.

Et toutes les bonnes pensées de la cité endormie devenaient cette enfant qui, sans peur dénombrant les illusions de la nuit, apprenait en ce renversement universel des choses une vie véridique et imprévue. Elle aimait sa ville natale, mais n'eût pu dire si elle en préférait l'image ou la réalité, n'étant pas assez savante mais trop avertie pour savoir ce que sont une image et une réalité.

Elle était plus heureuse le soir, son cœur battait durant le jour et s'apaisait durant la nuit.

Le cœur d'Ilse dormait son sommeil pendant que son âme naissait à la délivrance des ombres qui refont de tout aspect le songe qu'il n'osait pas être au soleil.

Les deux fleurs à la ceinture d'Ilse, silencieusement déclosaient, un sourire contenu jusqu'alors, et, s'ouvrant mauves, montraient des cœurs obscurs et froids où il n'y avaient ni pollen, ni baume, mais seulement quelques graines recélant l'opium.

* * *

Un soir, Ilse eut peur, ne se voyant plus seule.

C'était auprès d'un pont, sur un mince canal aux berges lisses. L'arceau faisait à l'eau absolument inerte le cadre exact d'un ancien miroir, et le silence était illimité, vaporeux, visible et saint.

Alors quelque chose bougea dans la vie, et deux formes apparurent.

Elles apparurent dans le miroir que contemplait la petite Ilse ; c'étaient les ombres d'un homme et d'une femme qui se tenaient étroitement enlacés, et se reflétaient fidèlement.

Il y avait une force funèbre dans la massivité de ce reflet double qui tremblait un peu ; penchés à la balustrade du pont, les deux êtres ne parlaient pas, mais on entendait deux souffles ardents et presque un sanglot. C'était le bruit du bonheur, mais Ilse ne connaissait pas le bruit d'un tel bonheur. Et les deux êtres, renversés dans l'eau où ils regardaient monter vers eux le reflet de toute la double rangée des maisons vieilles et des héroïques ogives de jadis, demeuraient surnaturellement immobiles, en soupirant.

Un peu au-dessous de leurs reflets flottait la lune, comme un fragment de glace persistant dans l'eau d'émeraude. Ilse était invisible dans les ténèbres de la berge : ainsi, au sein du ciel, l'amour est observé par le silence.

Longtemps pendirent dans le monde des rêves, par les pieds, comme l'enfant hors de la mère, les deux formes. Ilse n'osait pas lever les yeux. Elle ne respirait pas et ne comprenait pas. Longtemps le silence dura.

Et enfin Ilse, contemplant les deux formes unies avec ferveur dans une terreur pareille, eut peur, comme si deux noyés eussent cherché au fil de l'eau le lieu de leurs définitives épousailles ! Et n'osant même plus regarder sous l'arceau, lentement et sans

frôler une herbe elle plia les genoux dans l'obscurité et pria sur les morts.

Un sanglot étouffé persistait entre la terre et le ciel. Puis tout fut muet. La lune elle-même s'en alla. Un cygne égaré sur l'eau mortuaire l'imita quelques instants puis s'éloigna, brisant au flot sa propre image. Le miroir, magique, éclaté, n'était plus. Et Ilse pâle, ayant pressenti le réel, se leva anxieuse, craignant que tout son univers de reflets ne se fût du même coup anéanti, en cette minute où son âme avait connu la prescience de l'Amour sous la figure de la Mort.

L'ARGONAUTE
ET LA SIRÈNE

A. Besnard, pinx.

L'ARGONAUTE ET LA SIRÈNE

L'ARGONAUTE ET LA SIRÈNE

Cyrnos laissa tomber ses rames, tendit les bras vers l'horizon du désert d'eau, — et les larmes de désespérance lentement coulaient sur ses joues.

Depuis trente heures un vent furieux, hurlant aux échos du golfe, l'avait empêché de rejoindre son navire. Le chef éginète qui menait les rameurs l'avait envoyé, avec un canot, des outres, quelques provisions et des armes, chercher dans les antres de cette côte sauvage quelque filet d'eau douce où faire aiguade, tandis que la galère aux rouges antennes attendait sur ses ancres, ne pouvant trouver un mouillage au long de la muraille basaltique qui plongeait ses puissantes assises dans la mer. Cyrnos avait trouvé la crique exiguë au fond de laquelle jaillissait un ruisselet entre deux rochers noirs. Il avait empli ses outres, mais la tempête soudainement élevée l'avait contraint d'abriter son canot sous l'arceau naturel des pierres, et d'attendre. Lorsqu'il put sortir

enfin, et qu'il eut poussé son esquif hors de l'anse pour rejoindre la galère, il n'aperçut plus rien que les monotones ondulations du flot apaisé.

Longtemps il crut avoir le vertige, et courba ses mains au-dessus de ses sourcils. Mais il n'y avait rien sur la brillante mer, délivrée des brumes, rien que le flot scintillant du soleil de la quatrième heure, qui versait une clarté suave sur l'eau bleue et violette. La galère peut-être avait péri dans l'ouragan, ou peut-être, ses amarres étant brisées, avait-elle dû fuir pour éviter d'être jetée sur l'impitoyable côte, abandonnant le matelot envoyé à l'aiguade.

On ne la voyait plus sur la mer.

Cyrnos, d'un suprême regard, envisagea l'infini maritime. Puis il ramassa ses rames et poussa de nouveau son canot vers la crique où il était venu pour son malheur. Lorsque la proue eut touché le sable, il sauta sur le sol, s'étendit, la tête appuyée sur une outre, et demeura inerte, presque évanoui dans une désolation taciturne. Il n'essaya même pas d'examiner si quelque route était praticable, entre les hautes murailles qui bordaient la grève, vers l'intérieur du pays. Il n'y avait point apparence, en effet, que ces lieux fussent habités ; ou, s'ils l'étaient, le javelot de leurs barbares possesseurs accueillerait l'hôte inconnu, à moins que la dent des bêtes tapies dans les cavernes ou le bec des oiseaux carnassiers n'en devançât hideusement le fer. Au bout de toutes les pensées de Cyrnos était la mort. Il dériva dans une

torpeur lourde ; et tandis qu'il gisait demi-nu, les larmes coulaient entre ses cils clos, une à une, jusque dans sa barbe blonde et légère.

Lorsqu'il s'éveilla, la suprême lueur du soleil était rose aux crêtes des rochers : un demi-jour verdâtre colorait le fond du puits de pierre gigantesque où clapotait l'eau paisible.

L'endroit était un anneau de granit, ouvert au bord du désert d'eau. Du côté de la terre s'escarpait une gorge encombrée d'énormes monolithes aux arêtes coupantes, parfois arrondies comme au passage d'un ancien torrent : des pins tordus s'étageant dressaient leurs noirs panaches à la limite d'un ciel pâle. Du côté de la mer, la muraille de basalte vert et noir se déchirait, et entre les deux cassures on découvrait le golfe, le prolongement de la côte opposée, dont les hauteurs roses, dorées et vaporeuses se perdaient dans la montante obscurité. La grève avait cinquante pas de largeur, cent vingt de pourtour. Évidés à leurs bases, les blocs offraient des antres, et quelques rochers blancs émergeaient à demi de l'eau frissonnante qui chantait sur les cailloux. Parfois, le chant cessait dans une minute de calme absolu. Et alors le ressac faisait dans les angles voûtés de l'entrée, un bruit sourd et grave qui était presque la plainte d'un animal.

Cyrnos mangea un reste de galette de blé trouvé dans son bissac. Puis il rangea ses rames, son javelot, sa hache, ses outres, deux urnes et un filet dont il

renoua quelques mailles. Il faisait tout cela machinalement, l'âme affreusement vide. Comme il finissait, une lueur bleuâtre éclaira doucement la moitié de la grève et de l'hémicycle des rochers dont l'ombre se prolongea symétrique dans l'eau immobile. Un éclair d'argent courut comme un poisson sur la vague. La lune se levait, avec une désespérante suavité ! Les pensées de Cyrnos devinrent plus affreuses devant cette douceur indifférente, et il regardait devant lui, hanté des rêves, avec un regard trouble.

Tout à coup, il entendit un rire, auquel un autre rire strident répondit. Cela venait, semblait-il, de l'eau elle-même. Il vit alors remuer des blancheurs dans la pénombre, et brusquement, dans un clapotis, l'un des rochers du bord plongea en ondulant.

Cyrnos comprit alors qu'il avait pris pour des rochers les torses et les croupes de quelques sirènes, et qu'il lui était donné de les voir avant de mourir. Que de fois, veilleur de proue, il avait crispé ses mains au bordage du navire, avec crainte, en voyant flotter sur la vague convulsive leurs éparses chevelures et en devinant sous l'eau transparente leurs visages aux yeux fixes ! Mais à présent, il n'en avait plus peur, et il tenta de les suivre du regard dans la lueur diffuse de la lune. Elles parlaient très vite, comme essoufflées, avec des voix aiguës et des rires, et paraissaient à la crête du flot par intervalles, en tournoyant. Des reflets polis coulaient sur leurs épaules et leurs reins. Et tout à coup, du sable de la grève, l'une

se leva, s'étira sur sa longue torsade écaillée, et s'avança vers lui.

Il la vit venir, avec son torse frais, dandiné dans l'hésitant mouvement de la croupe monstrueuse qui rampait sur les galets. Très souple, elle dressait une tête petite dont les prunelles phosphorescentes avaient tout ensemble une expression effrayante et enfantine. Cyrnos, nu et sans armes, ne pensa même point à ramasser sa hache et à se défendre contre l'être surnaturel. Un suprême détachement emplit son âme. Il s'attendit à mourir. La seule pensée dont il fût encore conscient était de tâcher d'apercevoir, aux coins des lèvres de la sirène, les deux dents, semblables à celles des fauves, que les filles de la mer terrible enfoncent, dit-on, dans le cou des matelots naufragés aux profondeurs des ondes. Mais un rayon de lune éclairant la face de la sirène ne lui montra aucune dent cruelle au repli sensuel de la bouche. Et déjà, adossé au rocher, immobile, les mains inertes, il se sentit effleuré par le long et svelte corps qui monta contre sa poitrine blanche et y appuya les pointes froides de deux seins polis. Renversant la tête vers le ciel, roidi, frissonnant au contact, Cyrnos pensa être saisi et entraîné dans l'eau. Mais deux mains douces s'attachèrent à ses épaules, tandis que d'un souple mouvement, la sirène haussée pressait sous la moite insistance des siennes ses lèvres serrées par l'horreur. Ébloui, il affronta le vert regard de la surnaturelle visiteuse, et dans les prunelles glauques il lut soudain

non la fascination de la mort, mais une étrange et nouvelle douceur. L'odeur de sel et de fleurs sous-marines qui naissait du jeune torse le fit défaillir — et, ouvrant les lèvres, il laissa pénétrer le baiser de salut tandis que toute sa fiévreuse chair, étreignant l'inexplicable amoureuse, dissolvait sa résistance...

Lorsqu'il put entendre de nouveau le clapotis paisible de l'eau sur les pierres et contempler la lune pacifique, Cyrnos crut s'éveiller aux prairies d'asphodèles que baigne l'éternelle lividité de la nuit plutonienne. Pourtant il reconnut la vie. Sur son cœur haletait une gorge fraîche sous le tendre rythme du sommeil ; il était tout couvert des boucles épaisses de la sombre chevelure écroulée du faîte d'un jeune visage dont le souffle tiédissait sa joue, et ses jambes frôlaient l'écaille d'une torsade qui les liait tendrement. Sous sa nuque il sentit la douceur d'un bras mince. Les rires avaient cessé. Le silence était absolu. Tout était vapeur, lueur perlée, scintillement taciturne, respiration égale et indicible de l'infini.

Cyrnos leva des yeux reconnaissants vers le ciel, qui paraissait au haut du vaste puits de basalte. Une larme tomba de sa joue sur celle de la sirène endormie. Elle remua légèrement la tête, et sans soulever ses larges paupières, elle avança les lèvres et les laissa posées sur celles de Cyrnos, nuptialement.

* * *

L'homme et la déité se sourirent dans le soleil matinal.

Cyrnos accepta d'un cœur humble le destin marqué par la clémence des Immortels. L'étreinte n'avait pas été perfide, elle ne lui avait point donné l'ironique joie d'un spasme insolite et suprême pour glisser aux gouffres de la mort. Il allait vivre : et son âme à l'instant s'éleva au-dessus des étonnements qui eussent occupé le jugement débile d'un homme ordinaire.

Sans tarder il s'occupa de disposer des galets pour y faire glisser aisément son canot, construisit avec des roches plates un petit abri pour ses armes, choisit des cailloux propres à faire jaillir le feu, brisa de sa hache quelques grosses branches de pins, et alluma un brasier. La sirène, riante, le regardait, et il la considérait tout en se hâtant. Le torse aux seins légers, teintés aux pointes d'un sang rose et adorable, se dressait sur des hanches pleines et des reins cambrés, au-dessous desquels naissait la volute d'écailles bleuâtres qui plongeait dans la mer. Le visage, éclairé comme d'un feu intérieur par les énormes prunelles d'émeraude et d'or, souriait dans la lourde et ténébreuse toison traversée de profonds reflets bleus et verts, qui retombait avec une grâce molle sur les épaules adolescentes. Lorsque le feu brilla, la sirène plongea tout à fait sous l'onde et reparut avec de beaux poissons argentés que Cyrnos fit cuire sur des baguettes croisées.

L'après-midi, il escalada les premières roches de la

gorge afin de reconnaître où elle conduisait, mais il n'aperçut aucune issue praticable. Partout s'entassaient de grandioses murailles écroulées à demi, suspendant leurs arêtes abruptes, qui surplombaient et couvraient d'une ombre immuable les aires des oiseaux géants et des antres d'où Cyrnos vit fuir quelques animaux sauvages qu'il ne connaissait pas. Sa javeline en atteignit un qu'il rapporta sur ses épaules. Il revint, certain que nul danger du côté de la terre ne le menaçait, car la passe était aussi bien close à ceux qui eussent tenté d'atteindre la mer, qu'elle l'était à lui-même. Le rideau des pins était aussi impénétrable que les éboulis de granit. Cyrnos alors se choisit une petite caverne qui s'ouvrait à gauche sur la grève, et dont l'entrée était masquée de quelques gros galets qu'il écarta aisément. Lorsqu'il eut terminé ce travail, il vit sur le sable de la petite plage la sirène qui disposait le bois et frappait des cailloux pour faire jaillir le feu. Il la trouva plus étrangement belle encore, éclairée à la lueur ardente qui incendiait les points d'or de ses larges yeux, rougissait ses lèvres rouges, et faisait luire la nacrure changeante de son torse, en allumant dans la forêt mouvante de la chevelure des reflets inconnus. Elle avait placé auprès du foyer des coquillages succulents. Leur chair plut à Cyrnos, et aussi la saveur sauvage des œufs d'oiseaux de mer que la sirène avait enfouis dans le sable chaud et aussi le goût du gibier qu'il avait rapporté. Avec la force des nourritures la sérénité rentra dans son cœur.

La sirène le regardait avec son immuable sourire enfantin.

Ils s'aimèrent ingénument dans le silence odorant de la nuit maritime; il goûta les caresses de la fille des eaux. La fraîcheur de cette chair purifiée par le sel et pliante comme les algues ne glaçait pas sa peau enfiévrée; elle l'adoucissait et la délassait. Après l'étreinte, il ne reconnaissait plus les fatigantes détentes qui jadis l'étendaient sans paroles, l'âme un peu amère et comme déçue, aux côtés des filles d'Argos rencontrées par ses convoitises. Il s'accoutuma vite à la monstrueuse torsade d'écailles d'où naissaient les hanches parfaites et les creux reins cambrant avec une désirable beauté l'élan du dos poli, qu'une suave dépression médiane partageait jusqu'à la nuque, délicatement perdue dans les ténèbres de la chevelure. Cette torsade double, s'enlaçant à ses jambes, les froissait légèrement de sa surface rugueuse, marbrée de reflets minéraux. Il n'en eut pas plus peur que des gaînes d'écorce d'où surgit le buste des dryades ou des poils de chèvre couvrant les pieds fourchus et les cuisses des satyres et des faunesses, dont tant de fois son frère, berger aux montagnes d'Argolide, lui avait parlé. Sur ses replis écailleux la sirène le soutint, tandis qu'elle évoluait à fleur d'eau. Ensemble il voguèrent sur l'eau exquise; et penché, de temps en temps, il enfouissait sa bouche brûlante dans les cheveux tordus sur le cou blanc, et sa main s'appuyait à la jeune épaule. La sirène tournait à demi la tête, et d'un bras replié l'attirait au

baiser, que prolongeait le rythme de la nage. L'eau partagée jaillissait jusqu'aux seins dressés, fuyait d'un élan inverse et double aux flancs arrondis et cambrés, comme à la proue d'une galère revêtue d'ivoire. Alentour parfois frémirent des lueurs blanches, des croupes fugaces : les autres sirènes effrayées n'approchèrent pas leur sœur amoureuse.

Cyrnos la nomma Cynthia, parce qu'elle lui était venue dans le clair de lune. Elle répéta ce nom en riant de son rire clair, et tout de suite ils s'entendirent pour se créer un langage mutuel. Durant les lentes heures des après-midis ils s'exerçaient à en combiner les sonorités, à en retenir les signes, s'aidant du geste et de l'éclat intelligent des regards. Puis Cyrnos s'amusait à pêcher, ayant fabriqué des lignes avec des fibres d'algues et les épines acérées et courbes de certains poissons que Cynthia lui avait apportés. Il tressa même des filets soutenus par des arceaux de jonc.

Sa vie nouvelle l'enchanta. Restreinte au pourtour de la grève étroite, mais ouverte sur l'infini de la mer, elle se continuait dans un isolement si grand qu'il devenait une suprématie. Au souvenir de Cyrnos, Hellas s'effaça. Parfois il s'éveillait en sursaut, croyant entendre les flûtes monotones du meneur d'équipe debout au banc central de la galère, ou sentir à son épaule la baguette du chef qui excite les rameurs ensommeillés. Puis il apercevait sa compagne, et il souriait avec un étonnement immense. Quelques murailles de

granit rosé, une plage de sable, un horizon de ciel et d'eau limitaient son existence, et ce serait sans doute ainsi jusqu'à la mort. Un tel destin, jadis, l'eût épouvanté. Il n'en ressentait maintenant qu'une joie confuse, à laquelle se mêlait peu à peu l'intuition d'avoir touché à une fortune suprême de la vie. Il avait commencé de rayer le rocher d'un cran chaque soir qui marquerait chacun des jours depuis l'abandon : il l'oublia plusieurs fois, puis y renonça. L'eau douce coulait, l'eau amère chantait, la lumière était pure et l'amoureuse toujours éprise. Ce furent d'indolents cortèges de nuits vaporeuses où leurs nudités brillaient dans l'ombre transparente, où la fraîcheur marine apaisait les irritantes voluptés de la chaude saison. Dans des sommeils embaumés mûrirent des pensées simples, sans mystère et sans ennui.

Cyrnos peu à peu devint un sauvage. Il parlait par signes autant que par mots, et la force de ses muscles, l'acuité de ses sens devenaient extraordinaires. Pourtant il sentait son âme devenir plus grande dans la solitude que dans l'accoutumance de la patrie, et s'affiner à mesure qu'elle pénétrait la nature. Au visage de Cynthia par contre il voyait naître des expressions humaines. Elle avait parfois le sourire d'une enfant de quinze ans; ce n'était plus cette expression divine, inconsciente, bizarre, qu'il lui avait connue, elle devenait délicieusement femme, et il la considérait pensivement. La divinité de son origine se transfigurait, elle semblait étonnée d'elle-même, et parfois il vit

qu'elle regardait les jambes blanches et lisses de son amant, puis reportait les yeux sur la torsade écailleuse qui la reliait à la mer hantée des monstres neptuniens, avec une stupeur attentive.

Il commença peu à peu de lui parler des dieux et de leur grandeur, de les lui montrer au ciel flamboyant ou obscur, en retraçant les légendes hellènes. Mais ses mots étaient maladroits. Elle écoutait. Il lisait dans les vastes prunelles naïves l'incompréhension de ce qu'il expliquait; mais souvent il se taisait, parce qu'au fond de ces yeux changeants venait de passer une lueur si expressive, si profonde, si étrange, qu'il comprenait tout à coup la vanité de son propre savoir. La créature de la mer savait sur le divin plus de choses que tous les sages des portiques, elle était le divin lui-même, et il apprenait plus d'elle qu'il ne saurait jamais lui enseigner. A mesure qu'il racontait les mythes appris dans l'enfance et consacrés par les temples, il découvrait avec stupeur qu'il n'y croyait plus. Ce n'étaient pas des vérités, c'étaient des explications que les hommes s'en étaient données, et ici la vérité, nue et limpide comme le torse et les yeux de Cynthia, brillait d'une si incomparable splendeur!

Lentement Cyrnos apprit à connaître que tout est signe de signes, à démêler le sens caché des allégories jadis apprises, à les approfondir, à les modifier avec une sagesse qui l'étonnait lui-même. Il toucha, lui, pauvre rameur d'Argolide, aux secrets des pythies et des prêtres : ils les trouva là où ils les avaient trou-

vés, dans la solitaire contemplation des choses, dans le silence de la conscience, dans l'étude exclusive des formes naturelles. Et loin que cet accroissement de la pensée lui donnât le désir de retourner vers les hommes et de fuir la sauvagerie de son existence, tout le ramenait vers Cynthia. Son amour pour l'être monstrueux et divin lui semblait plus simple et plus normal. Elle était, elle, la silencieuse et l'enfantine, le symbole de la science nouvelle. Après une journée de songeries, il découvrait dans un de ses gestes la conclusion de toutes ses idées; elle était l'aboutissement de ses pensées. Il renonça bientôt à lui parler des dieux, vains fantômes en qui sa prière ne révérait plus que les images d'une seule, formidable, invisible et aussi présente puissance qu'il sentait dans le rire de la mer, dans la douceur de la source, dans le ciel fluide, dans la massivité des rochers, dans la chaleur de ses lèvres unies à celles de Cynthia, et qu'il adorait en silence.

Qu'étaient-ce que les dieux, qu'était-ce que la patrie? Baignant dans l'inconnu comme dans un air plus respirable, Cyrnos pensait parfois à ses compagnons partis pour chercher des proies fabuleuses dans des pays lointains. Et il se demandait s'il n'avait pas trouvé, en cette crique étroite, tous les secrets vers lesquels avait peiné l'effort de leurs bras crispés sur la rame ou la lance.

Et si même ils étaient morts, dévorés par les gueules de la hurlante tempête, connaissaient-ils maintenant, comme lui, que tout était signe de signe?

Tout ne revenait-il pas au pressentiment de cette puissance unitaire qu'il révérait, et dont la joueuse Cynthia était la fille immortelle ?

Des années passèrent, qu'il ne se soucia pas de compter, averti seulement par les diverses inclinaisons des soleils, par le fraîchissement des jours — et il ne savait plus les noms des saisons grecques, et il ne pensait plus à l'Hellas. La fuite et le retour de la lumière et du flot s'alternaient pour bercer ses rêves.

Dans le puits de rochers où il vivait, c'était un éternel déversement de lueurs et d'ombres, qui semblaient, à la base, s'écouler sous l'arceau de pierre qui s'ouvrait sur la mer. Elles remontaient de la mer et redescendaient au faîte des rochers, et cela sans fin, parce que l'être invisible, aussi présent, unique, le voulait ainsi, et parce que ces lueurs et ces ombres étaient sa respiration immortelle. Et dans l'âme de Cyrnos et de Cynthia, il respirait aussi : eux aussi étaient versés du haut du ciel dans ce courant imperturbable, et dans le souvenir maintenant confus du matelot argien se confondaient deux mythes suprêmes, les seuls dont il se souvînt, celui des Parques au fil infini, et celui des Danaïdes versant au puits sans fond l'onde expiatoire, fuyant à jamais, amère de leurs larmes. Leurs formes redoutables flottaient dans sa pensée : dans un nuage suspendu en plein ciel, il croyait les reconnaître, c'étaient les gardiennes du recommencement éternel, c'étaient, sous deux noms,

les mêmes images du même secret, et Cyrnos se sentait entraîné dans le mouvement de leur œuvre, il comprenait enfin leur légende. Mais celle qu'il vivait avec la fille de la mer ne serait connue de personne...

Cynthia, par contre, devenait de plus en plus humaine. Elle avait des langueurs, des tendresses, des blottissements inquiets contre la poitrine de l'homme : elle y écoutait parler le cœur invisible. Elle jouait moins. Elle avait une expression féminine et docile en aidant Cyrnos à préparer son repas, auquel elle ne touchait jamais, et à allumer la flamme dont elle approchait avec ignorance. Ils se considéraient longuement, et des ciels entiers de pensées vivaient leurs aurores et leurs crépuscules dans ces regards où l'être divin et l'être humain se confrontaient. Dans leurs âmes s'élaborait un échange obscur, indicible, une transfusion de rêves.

Ils le savaient tous les deux — et c'étaient des pénétrations mutuelles, des spasmes irréels, deux coulées de vie infinie s'avançant l'une vers l'autre et se mêlant. Ce qu'il y avait d'animal dans la fille de la mer subissait la suprématie de l'homme, et ce qu'il y avait en elle de divin dominait la raison de l'homme redevenu créature animale. L'échange s'accomplissait avec les heures. Leurs baisers matériels leur en semblaient simplement le signe, ils scellaient avec leurs bouches une double et secrète urne de pensées que leur silence avait emplie jusqu'au bord. Et ils soupiraient selon le rythme de la mer.

Une nuit, Cyrnos eut un songe.

Au large de la mer, il voyait les voiles d'une flotte grecque, et leur tendait les bras. Ses gestes étaient aperçus, et on allait l'accueillir. Sa vie de solitude barbare était finie, il pouvait rejoindre l'Argolide. Alors, il pensait à Cynthia. L'accueillerait-on, elle aussi? Quels rires ou quelles frayeurs s'élèveraient parmi les nautoniers à la vue de cette monstrueuse et surnaturelle compagne? Et jamais il ne pourrait la quitter : plutôt mourir sous les coups d'aviron qui le rejetteraient à l'eau, ou sous l'anathème du pilote terrifié! Il pleurait, regrettant Cynthia, regrettant la patrie espérée...

Il voyait alors Cynthia debout sur le sable, et pleurant aussi. Mais elle n'était plus une sirène! Plus de torsade d'écailles plongeant dans l'écume : elle avait les jambes blanches d'une femme, c'était une femme mortelle, et elle disait : « Les dieux m'avaient prédit que je deviendrais humaine lorsqu'un homme m'aurait aimée. Les délais sont expirés. Choisis, Cyrnos, emmène-moi ou vis ici avec moi ; si tu m'emmènes, les hommes ne se lèveront ni pour nous railler ni pous nous tuer, nous trouverons place dans leurs villes. » Il restait songeur. Mais subitement la vie qu'il avait trouvée exquise lui apparaissait épouvantable. Avec un être divin, tout y avait été facile : avec une simple femme, redevenue faible et mortelle, étrangère à la vie des ondes, ce n'était plus que la vie de deux misérables naufragés, nus et sans défense. Il

entraînait Cynthia vers la flotte et vers les villes hellènes.

Là, ils n'osaient dire leur histoire, on les eût crus fous. Ils n'entendaient parler que de choses qui leur semblaient grossières ou absurdes. La patrie, les rites n'avaient plus de sens pour eux. Ils végétaient, condamnés à des besognes dures et basses. Ils rêvaient, les soirs, aux nuits embaumées et calmes de leur ancienne existence. Cynthia, vêtue de haillons, travaillait et vieillissait : sa beauté s'altérait, elle devenait mère et traînait un fardeau qui déshonorait son ventre adorable. Il songeait avec angoisse qu'elle deviendrait décrépite, mourrait... Leurs âmes étaient torturées par le regret. Que n'étaient-ils restés dans la crique bienheureuse! Mais là aussi Cynthia, par le cruel caprice des dieux, n'eût été qu'une pauvresse plus malheureuse encore...

Il s'éveilla : des pleurs brûlaient ses yeux et ses joues, il haletait, il balbutiait. Ses paupières, décloses dans la fraîche lumière du petit jour, virent Cynthia qui le regardait avec douceur. Elle était toujours une sirène, le rêve était un rêve... Il se dressa, éperdu, et comme elle le considérait avec une expression étrangement proche des siennes :

« Oh! cria-t-il, ne sois pas, ne sois jamais humaine!»

Elle souriait et lui tendait les bras. Il y cacha le dernier sursaut de son angoisse, et l'ivresse de son définitif reniement.

Dès lors il adora Cynthia de toute la force de sa

résolution finale. Il trembla seulement de voir le rêve se réaliser. Il s'appliqua à ne plus donner à son aimée un exemple qui pût lui rappeler l'humanité. Il bannit tout mot grec, il lui fit oublier ceux qu'il lui avait appris, il eut les gestes d'un animal, il devint pareil à un jeune triton jouant dans les ondes claires : chaque jour, il s'inquiétait de trouver, à son réveil, la sirène devenue femme, l'oracle accompli, le dérisoire bonheur décrété par l'ironie de ceux qu'il avait jadis appelés dieux, et qu'il appelait maintenant les forces mauvaises, en priant de son cœur l'Unique Inconnu de ne jamais le rejeter dans l'exil des villes, de ne jamais suspendre le rythme immuable des Danaïdes, de le laisser dériver dans le flot bienfaisant de leurs urnes jusqu'à la minute où il devrait mourir, où son corps serait remis aux profondeurs marines par la rieuse créature immortelle qui ne connaîtrait pas la douleur et le souvenir.

Et cela dura jusqu'à une matinée où, tandis qu'il redescendait du haut de la roche abrupte en portant un gibier abattu par son javelot, un cri de Cynthia l'appela. Elle lui montrait au large, dans le frisson endiamanté de la mer, sous le soleil, des voiles triangulaires qui se dirigeaient vers la côte opposée du golfe.

Il frémit, chancela, et regarda Cynthia, impénétrable et muette. Une terreur immense l'envahit, glaça son cœur. Il ne pensa ni à l'Hellas ni à lui-même. Il regardait seulement si Cynthia devenait

femme, si le destin mauvais était venu annoncer l'ignominieuse délivrance ! Mais, cambrée, calme, la fille des eaux restait pareille. Et comme il ne disait rien, elle plongea et se mit à jouer.

Cette nuit-là, il revécut toutes les sensations adorables de la première étreinte.

Les jours suivants, ils aperçurent au rivage lointain des troupes d'hommes qui s'agitaient. Ils construisaient des maisons, élevaient des murs blancs, des colonnades. Bientôt, les triangles des frontons grecs dominèrent les pilastres des temples. Une ville s'élevait, Cyrnos tremblait.

Quand le dernier temple fut fini, Cynthia regarda Cyrnos. Elle se dressait sur sa croupe rugueuse, dorée et verte. Son torse nacré, aux seins éternellement jeunes, s'élevait glorieusement dans la lumière. Elle étendait les bras avec lenteur vers l'horizon, et cette fois l'homme éperdu vit briller deux larmes, — les premières ! — dans les incomparables yeux d'émeraude et d'or ! Il jeta un cri : l'heure maudite était-elle venue ? A l'entrée de la crique se balançait la barque, avec ses rames prêtes. Dans l'âme de Cyrnos brûlait le souvenir de l'affreux rêve, et le désir de mourir...

— Tu m'as fait une âme humaine, dit Cynthia. J'ai appris à comprendre. Va les rejoindre, si tu veux.

Il respira lentement, libre du choix, et dit avec une sérénité infinie :

— J'ai appris à me passer d'eux, Cynthia. Tu m'as fait une âme naturelle.

Et, détournant son regard indifférent de la cité que dorait le soleil, délivré de la crainte, soulevé dans la joie immense de l'exaucement, il entraîna son aimée dans les rochers et dans l'ombre, où ils s'aimèrent pour toujours.

EVA-CHRISTIANE
DE HERMAINES

A de la Gandara

EVA-CHRISTIANE DE HERMAINES

EVA-CHRISTIANE DE HERMAINES

Un demi-jour fluide emplit le salon. Derrière les baies aux panneaux de cristal, un jardin deviné somnole, et une ardente fusion d'émeraude et d'or insinue, tiède élixir, un poudroiement lumineux par les interstices des persiennes closes.

Éva-Christiane, comtesse de Hermaines, dans une profonde bergère, écoute Raymond Lauze qui, au piano, joue dè subtiles musiques.

Le salon est tendu de soie verte aux raies d'un vert plus pâle. L'acajou du meuble Empire se décèle par quelques purs éclairs, alanguis aux courbures des canapés que souligne une flore de cuivre. Au milieu d'une console ronde comme une vasque, où les caprices de la fauve marqueterie amassent les images du feuillage d'automne, parmi des lueurs d'eau sourde naît le jet d'eau d'une buire givrée, épanoui en gerbe d'œillets verts.

Par instants, les harmonies, dirait-on, sont le bruit de ce jet floral qui se cristallise dans son propre silence

velouté, se confit dans l'inerte et magique flottement de son arôme.

Les mains alternées de charmeur semblent, en un de ces longs coffrets d'ivoire et d'ébène du Cambodge, choisir des joyaux pour Éva-Christiane : des joyaux qu'il réunit au fil d'une mélodie capricieuse et sur soi-même revenant ainsi qu'un septuple collier de perles; le fil soudainement se rompt dans l'éparpillement d'un arpège que poursuivent en voletant les doigts rapides du virtuose — et de nouveau, patients, ils assemblent des pierreries, hésitent, rejettent, trouvent, puis se ravisent....

Du moins Éva-Christiane de Hermaines s'amuse à traduire ainsi le jeu de Raymond Lauze qui joue pour lui plaire — et c'est peut-être pour penser moins directement à l'intense désir qui vient du jeune homme jusqu'à elle, s'arrête à mi-chemin, et, comme la musique qui porte son aveu, devient un œillet plus grand et plus épanoui que les autres. N'osant aller plus près de la songeuse, il se transforme en parfum pour rejoindre Éva-Christiane : et le tintement sonore devient pétales de jade, et la buire givrée s'obstine à jaillir entre la songeuse et l'ami, tremblante aux vibrations de la prière musicienne qui monte et qui s'éplore.

Peu à peu tout devient musique dans l'âme de celle qui écoute. D'insaisissables analogies se créent : les rayures pâles de la muraille de soie semblent onduler comme les rides de l'eau. La

courbure des meubles fauves s'anime selon un début d'*adagio* roulant une volute de lourdes harmonies : une tache de lumière au plancher oscille, thème d'une symphonie de fugitives lueurs qui se pâment dans l'odorante après-midi. Éva-Christiane s'abandonne, les paupières mi-closes, au songe de l'amour qui naîtra tout à l'heure du consentement de ses lèvres moites, un peu serrées et froides encore comme le bouton d'une de ces fleurs hésitantes...

L'œillet vert se développe, dans la tiédeur ombreuse du demi-jour : elle le suit du regard et son âme s'y conforme. Et lentement, dans les parfums et les sons et la lueur dorée, la bouche et la fleur pareillement se déclosent et s'amollissent. Le calice apparaît. Au mystère des lèvres cédant à un baiser invisible, luit la nacre révélée des dents humides. Comme étonnés d'eux-mêmes, le baiser et la fleur restent béants dans le silence. Et peut-être l'œillet vert et frais est l'âme elle-même d'Éva-Christiane, et peut-être la bouche d'Éva-Christiane est une fleur et rien de plus. Et c'est un mélange subtil qui s'accomplit dans l'après-midi somnolente.

Cependant ne se retourne pas l'évocateur d'harmonies qui, penché, scrute au piano les mystères des mélodies suppliantes, et reste au bord du gouffre d'ébène où les Danaïdes de la musique versent d'éternelles souffrances ruisselantes, allant se perdre au tréfonds de la fatalité !

A cette seconde même, si le trop pensif amant, d'un brusque sursaut, redevenait un homme, et, montrant son visage désireur, broyait l'obstacle des timides convenances sous quelques pas décisifs vers la songeuse redevenue femme, il cueillerait la bouche avec la sienne aussi aisément que l'œillet lui-même, requis pour la boutonnière d'un geste mondain et familier. Car la fleur est éclose et la femme est prête comme un fruit attendri à point, dans les aromates et la musique embaumée. Mais Lauze ne sait pas qu'Éva-Christiane consent; il continue de jouer. Son esprit trop spécieux estime que la magie sonore n'a pas encore parfait son œuvre, il n'oserait risquer un refus en se levant trop vite ; il continue, et l'indolente songeuse ne dira pas le mot qu'il n'a su deviner, car les fleurs ne parlaient qu'au temps jadis. Elle se blottit seulement avec plus de volupté dans les tièdes soieries molles de la bergère.

Alors, peu à peu, Raymond Lauze improvise. Le caprice d'un thème de Schumann l'entraîne à des variations personnelles, il commence de raconter l'éternelle idylle en chantant ce qu'il n'ose dire. Et ses doigts caressent musicalement, dans l'onde mélodique, une Éva-Christiane idéale. La réelle écoute derrière lui, et lentement se referme la bouche-calice, ouverte au baiser qui n'est pas venu. Maintenant Éva-Christiane se recueille, et le déroulement des arpèges, la haute énergie des adagios lui disent ce que sera son amour.

Sa pensée, identifiée à la musique, imagine l'avenir. Ce vertige dissonnant qui s'éplore, se précipite, se convulse, s'accalmit, réveille, aux octaves extrêmes, un furieux aquilon de clameurs surgies en tempête, c'est l'étreinte elle-même, l'étreinte ivre qui tournoie et s'effondre au brasier de l'inconnaissable comme, au cristal effroyable des phares, se broient les oiseaux envoyés par la nuit, arrachés aux nuées par la rafale! Vertige insultant, démenti vainement crié aux contraintes inéluctables de l'existence, retour inutile au feu primitif, ironique flamboiement de l'amour aux ailes brûlées, assaut de l'idéal tapi dans le réel charnel — et retombé sans espoir dans la morne fatigue de l'assouvissement, sur les coussins plus durs encore que les dalles de la jetée, plus froids et plus étouffants que les vagues, coussins où voguent les cadavres disloqués de ceux qui ont tenté le spasme impossible et qui ont chuté du haut de l'immense colonne ardente de l'Amour!

Le frénétique tumulte d'arpèges se meurt sous les doigts de Raymond Lauze, détendus comme s'ils quittaient les seins précieux de la songeuse, ne touchant plus les noires alternatives de l'ivoire qu'à la façon d'une boucle de chevelure traînant un reste de nuit au contour d'une épaule....

Fatigue, insomnie, défaite lente... La mélodie semble remercier, d'une voix brisée, la créature possédée qui s'est offerte à donner l'absolu qu'elle ne contenait pas. A présent glissent sur les eaux moi-

rées d'un cantabile somnolent, les sourires d'un thème fugitif. Elle et lui sont dans une Venise à soi-même confrontée par les mille prunelles de ses fenêtres, éraillées de larmes lourdes qui ternirent le cristal, et les murs perdent un peu de sang dans le reflet mourant d'une eau mêlée de cendres, et c'est leur fièvreux voyage de noces sacrilèges... On passe sous des ponts fléchissants dont chaque pierre a le poids d'un remords, et le mince esquif noir se faufile contre les arceaux d'une chapelle, comme un pénitent qui n'ose entrer... Déjà les baisers révèlent l'angoisse. Le goût froid et visqueux des silences s'y pose dans le soir. C'est l'heure où la soif commence à chanter son hymne obscur à la fièvre, et où les mains désunies cherchent la fraîcheur au bordage de la gondole, où la pensée appelle les fruits... La soif du sang qui brûle aux veines, palpite aux bleuités sinueuses des poignets et des tempes, la soif, cri du supplice, cri des bêtes brûlées qui retombent du haut de l'Amour pour s'abîmer dans le froid de la mer, la soif, cri de la déception et du repentir... O Santa-Maria Novella! Voici deux êtres las de l'étreinte! La nappe du Grand-Canal est mise à ton autel, là-bas resplendit l'orange du soleil, l'orange de Tantale flambante au cœur passionné du firmament, et les balancelles penchent leurs majestueux triangles de vermeil, et tout est rose, et tout est rouge, et les regards des fanaux qui s'allument vivent aux orbites funèbres des vieux porches, tremblent sous

les sourcils usés des voussures, se prolongent en reflets de larmes d'or, pendant que le bleuâtre brouillard de la fièvre s'étale, encens de la messe désespérée....

Éva-Christiane soupire. Maintenant, s'élève une candide et câline prière, un choral rythmé par la main gauche du musicien évoque un office d'église de campagne entendu loin, dans le calme d'un dimanche de France, au milieu des blés. Ils sont dans un coin perdu, au sein du Bocage, cherchant déjà la nourriture des tendresses et des rêveries sentimentales pour soutenir leur passion qui s'anémie. Ils se distraient d'eux-mêmes et se mêlent à la nature. Il pense à la musique, elle s'isole dans ses songes ; et elle n'est plus toute la musique qu'il aime, et lui n'est plus la forme veillant aux avenues de ses pensées. Pourtant, elle recèle aux eaux dormantes de ses robes autant de rythmes qu'en sait faire fleurir une saison, et il n'a pas cessé d'être celui qui pouvait aller le plus loin, auprès d'elle, vers la constatation de l'impossible fusion des âmes... Mais il semble que tout se soit défleuri autour d'eux, et qu'ils ne puissent plus porter en eux-mêmes leurs feuillages éternels...

Alors Raymond Lauze joue avec tristesse, un pâle soleil colore le chant qu'il suspend comme un voile harmonique dans le silence d'après-midi. Oh! pourquoi donc ne comprend-il pas? S'il jouait un chant de victoire comme tout à l'heure et s'il le brisait

brusquement pour sceller d'un baiser les lèvres entr'ouvertes, qu'il les goûterait savoureuses et avides! Mais non, il est là, docile et trop respectueux, sans doute heureux déjà, pour ce jour, d'être admis à charmer son aimée, d'être seul avec elle et d'ouvrir devant elle seule le coffre d'ébène d'où ruissellent les pierreries mélodieuses. Et son cœur hésite, et il ne se retourne pas, et il faudrait qu'elle allât à lui, se penchât, saisît entre ses mains cette tête maladive, la renversât sous le baiser, tandis que les mains, quittant les joyaux, défailliraient dans l'abandon éperdu... Mais elle ne le fera pas, elle ne pourra pas, il est déjà trop tard. La moëlleuse ivresse du repos dans la bergère se dérobe sous le torse de la rêveuse comme un nuage ou comme un flot dont la musique apporte la brise, et voici que s'évoque une plage lointaine... Ciel de pluie imminente, des bateaux comme des cercueils abandonnés, un jaune espace de sable, pas une voile... L'octobre vient sur la mer déserte, c'est la minute des adieux. L'embrun aux lèvres a déjà le goût des larmes bues dans le dernier baiser. Les plis de la mante grelottent, il fait presque froid, le soir s'atténue comme le filet de fumée des chaumines groupées au repli gris et vert de la dune... Où donc est le phare? Les mouettes se plaignent, ne le trouvent plus... A quoi bon se brûler à l'idéal? Est-ce qu'il y a un idéal? Et que sont-ils venus faire ici, lui Raymond Lauze, elle, la comtesse de Hermaines, alors que déjà s'apprêtent les concerts où il joue, les

soirées endiamantées où elle se dévêt à demi? Un quai de gare, un va et vient, des gens noirâtres, le premier tour de roue... La bouche à jamais cachée sous la voilette.., Et même pas, car on comprendrait, le petit pavillon du mouchoir agité, le drapeau blanc de l'adieu qui capitule et qui défaille, la fin, la fin en somme qu'il eût fallu un peu plus tard...

Éva-Christiane ainsi, tandis que le virtuose inconscient la berce, lit leur vie future et suppute l'inutilité de l'effort d'amour. L'après-midi s'incline vers le crépuscule. Toute une saison a été vécue en quelques heures, l'illusion s'est décolorée. Dans la brive givrée sur la console, où les caprices de la fauve marqueterie amassent les images du feuillage automnal, s'épanouit le jet d'eau des œillets verts. Il semble qu'ils se fanent, et la songeuse aussi se sent plus âgée un peu.., L'œillet frais éclos s'est un peu fermé... Elle sent que ses lèvres l'imitent, et se résignent à dessiner un demi-sourire.

Raymond Lauze a laissé retomber ses mains. Il se retourne, un peu pâle, et la regarde, n'osant se lever. Serait-il plus pâle le soir de leur adieu? Tout ne retourne-t-il pas au rêve qui l'a prévu? Voilà qu'après tant d'offrandes, versées au puits sans fond de la musique infinie, les Danaïdes inassouvies se sont endormies, et pourtant elles ne sont pas et ne seront jamais satisfaites, et si un doigt effleurait le piano, sarcophage muet, on les entendrait encore gémir avec douceur... Le silence plane, hypocrite.

Décidément Éva-Christiane de Hermaines a vécu son rêve pour un jour. Et comme Raymond Lauze, penché, la contemple avec ferveur, elle allonge lentement son bras vers la buire, prend l'œillet frais éclos, et le lui tend au lieu de ses lèvres réelles, pour le remercier d'un rêve de baiser par l'offre réticente d'une fleur...

NAISSANCE DE FANTOMES

Levy Dhurmer, pinx.

NAISSANCE DE FANTOMES

NAISSANCE DE FANTOMES

Marc, se reculant, regarde sa toile comme on regarde la femme aimée pour deviner si elle dit vrai. Il ne distingue plus nettement un bleu opalisé d'un vert absinthe qu'il mêlait, par de fines hachures juxtaposées, au modelé d'un dos de baigneuse.

Alors, reportant ses yeux au vitrage de l'atelier, Marc voit pâlir la couleur d'aigue-marine d'un beau ciel de six heures qui, dans sa mort exquise, décomposait les tons de la palette au prisme de son frissonnant et suprême reflet. Lentement, avec les prunelles, la main qui tenait le pinceau s'abaisse.

« On ne voit plus, c'est assez », dit Marc, avec un signe de tête vers le modèle.

A pas étouffés, la blonde et grasse nudité dressée s'avance vers un paravent : un bruit de linges froissés parvient, le heurt d'un talon de bottine. Marc reste debout, hésitant et triste. Depuis plusieurs heures il peignait, raidi par la nerveuse tension de tout son être, et soudain la fatigue l'étreint, avec le sentiment de la cessation brusque du rêve et du travail. L'imper-

ceptible décroissance de la lumière vient de signifier une volonté indicible. Jusqu'alors, avançant, reculant, tenant ses instruments comme un bouclier et un faisceau de javelines, le torse cambré, l'œil fixe et ardent, Marc avait animé le combat contre la toile, contre les formes et la lueur, jetant des regards rapides sur la belle fille aux chairs de soie chaude comme pour y reprendre le courage de la lutte : elle, par sa présence animale, doucement passive et nue, attendant l'issue de la bataille, semblait le prix du vainqueur. Subitement, armes posées, l'homme autour de lui regarde, se voit seul au milieu de l'atelier vaste, a presque de la crainte...

Un mirage vient, quotidien et nouveau, de finir avec l'évolution déclinante du ciel.

A peine si Marc perçoit les frôlements de la femme qui se revêt. Un instant, au coin du paravent, se dore une rondeur d'épaule cernée du blanc vif d'une tombante chemise, un bras s'étend, tâtonne, saisit à un dossier la loque soyeuse et noire d'un corsage : puis reparaît un être inconnu, banal, une créature chapeautée de tulle gris qui semble étrangère à l'être primitif et nu tout à l'heure mis en enjeu. Le combat reste en suspens, la proie se dérobe.

Un «Au revoir, Monsieur» n'obtient de Marc qu'un acquiescement vague, une porte sourdement se ferme, l'artiste est seul.

A présent le grand vitrage signifie un drapeau blanc couleur de perle où le caprice crépusculaire croise des

stries rouges, et c'est, sur l'inutile combat, l'emblème de trêve. Décidément Marc pose sa palette et, à pas lents, sans quitter du regard la baigneuse dont les bras levés tordent sur la nuque une chevelure de miel, il atteint un divan, s'y étend à demi. Un dais d'étoffes persanes y verse une ombre calme que parfument quelques éventails de vétiver : c'est comme une petite scène de théâtre d'où l'atelier se découvre, et Marc regarde toutes choses comme s'il ne les connaissait pas.

La lente transfiguration de la soirée commence, la féerie délicieuse s'inaugure. De subtils effluves de couleurs vibrent, se dénouent, s'enlacent. On voit clair et on ne voit plus clair : ainsi, à l'automne, feuille à feuille se défait le décor d'une forêt luxuriante, et il en manque une qui était là hier, puis mille autres, et tout semble identique pourtant jusqu'au jour où d'un seul coup les rameaux se révèlent noirs. Au mur du fond, Marc observe que la robe rouge de cette peureuse femme d'Outamaro, encadrée de blanc, est devenue brune. Un éclair oblong, au flanc d'un petit grès verni, est seul perceptible. Les fleurs de la tenture s'annulent. Pourquoi, en cette aquarelle qui chatoyait tout à l'heure, ne voit-on plus du tout l'eau verte où pesamment plonge une ourque hollandaise qui semble cheminer à vide ?.. Ces impressions naissent à Marc parmi la tristesse de l'effort suspendu, peut-être vain. S'il ramenait son regard à droite, il verrait sa toile, mais il ne veut pas la voir. Sera-ce bien ? Cet

être éclos dans l'atelier sera-t-il viable ? Il a travaillé jusqu'au moment extrême de la perception des nuances : est-il bien sûr que son bleu opalisé, son vert absinthe n'aient pas déjà chanté faux avant qu'il s'en soit aperçu ? Demain la toile semblera fatiguée. Pourquoi s'être obstiné ? Et puis enfin sait-on ce qu'on fait ? Ah ! la peinture...

« Cette fille qui vient de partir, que lui importe ? pense Marc. Prétexte de rêve, neutre entre la volonté et l'effet, elle s'en va : mais moi je ne pars pas, je ne partirai jamais d'ici. J'y suis lorsque j'en suis dehors. L'obsession me dépossède de moi-même. Une œuvre n'est jamais finie, et pourtant, savoir s'arrêter, tout est là... »

Au milieu de l'atelier se dressent quelques chevalets soutenant des toiles commencées, voilées de longues étoffes, des selles où s'érigent des bronzes et des terres cuites. Ces objets projettent à terre de vastes ombres caricaturales qui s'étendent sur les tapis épars, dont les végétations artificielles se dissolvent et se fanent : entre eux le plancher ciré miroite. C'est comme une plaine, avec la mosaïque rectangulaire des champs. Peu à peu blêmit affreusement la viridité du ciel. Horizontal, un rayon va toucher un masque accroché très haut ; le front de plâtre se dérobe dans les ténèbres, le sourire persiste, très pur, une ombre ovale descend des narines aux lèvres. Dominant un bahut dans un angle, un grand-duc empaillé darde deux yeux jaunes, semble prêt à sauter dans l'imminence

de la nuit. Au milieu d'une console qu'on ne voit plus, une gerbe d'œillets, portée par le fil de clarté qui seul révèle une buire de Venise, est adorablement visible. Que les œillets sont donc d'un ton frais, timide et suave, dans ce nocturne en mineur qui prélude par quelques accords de clarté bleuâtre !

La lumière baisse d'un ton.

C'est comme un doux geste féminin, une caresse, un acquiescement de fiancée silencieuse. Dans l'âme passe une émotion, sœur de celle qu'on éprouve lorque l'orchestre expire : immatérielle agonie, retour au mutisme, la lumière finit de chanter.

Uniforme, la lueur oblique ne ressemble ni à l'argent ni à l'or : on dirait la cendre d'une chevelure de blonde, quelque chose d'indéfini, de plane, de fluide, et de si triste ! Marc, immobile, contemple s'évanouir les apparences. Et comme, une à une, se voilent les choses qu'il acheta dans des voyages, ainsi s'en vont les réminiscences qui s'y joignaient : ce ne sont pas des aquarelles, des bronzes, des éventails, des sourimonos que l'ombre emporte, ce sont ses souvenirs et ses amours. Cette poterie couleur d'émeraude, là-bas, aux branches de laquelle une lueur vitrifiée s'atténue, c'est Volendam elle-même qui s'en va de son âme, Volendam la jolie bariolée, et ses bateaux pansus, et son dyver, et l'auvent sous lequel une fraîche fille aux bras colorés, à la coiffe épinglée d'or, lui vendit la dame-jeanne verte comme un pâturage. Ce masque au mur, modelé par un ami mort, redit pâlement la

phtisie du disparu, et comme lui se recule dans les ténèbres. Que les citronniers embaumaient en cette soirée de Palerme où Marc acheta ce vieux saint taillé dans le chêne ! A présent il en reste un ou deux points d'or, le frottis d'or d'un pan de dalmatique, comme les lucioles de ce soir si chaud — et l'ombre monte, et la Sicile s'évanouit, et l'âme de Marc se dépeuple.

L'ombre gagne la salle entière.

Elle rôde à petits pas, elle avance en touchant les objets un à un, elle s'installe ; reculé en son coin, l'homme écoute la visiteuse. Elle fait presque un bruit, le bruit mou d'un pied qui se pose en hésitant. Un craquement du plancher, de temps à autre, avive l'illusion. Et à mesure que toute la réalité devient fictive, la volonté lasse du rêveur se fane, sur ses lèvres sèches un goût de singulière amertume se décèle, et soudain Luc sent que l'ombre est entrée en lui-même.

La notion de temps s'altère, c'est comme s'il vieillissait. Plus vite que les souvenirs qu'elle suscitait, la lumière est morte. Maintenant, dans les sévères ténèbres qui, par grandes masses simplifiées, s'imposent, comme entre de hautes tentures endeuillées, Marc voit se résumer sa maturité déjà tournée vers le crépuscule des âmes.

C'est l'heure où la couleur, absorbée par le mirage qui l'apporta, remonte au ciel fugace, et où toutes choses deviennent sculpture, où les formes, dans le blanc et le noir, se libèrent. Heureux celui qui ne redoute pas cette minute et ne se sent pas figé lui

aussi, décoloré, réduit à son propre fantôme ! Marc a vu bien des soirs, aucun ne lui sembla pareil, et jamais peut-être il n'en a plus profondément compris le symbole de mort. A présent s'éloignent même les préoccupations de la journée, les scrupules du travail, les anxiétés du sens critique corrigeant l'instinct : l'âme s'est vidée, en elle ne demeurent, comme dans l'atelier dompté par la vaste nuit, que trois ou quatre blocs d'ombre coagulée, dressés menaçants sur un fond nul. Entre la lumière qui descendait et le silence qui montait, l'égalité s'est faite. Marc est sur son divan comme sa propre enveloppe jetée, vain remous d'étoffes apporté par le déferlement des pénombres.

Alors la nuit, disloquant le décor, se recrée un monde. Le vitrage, carré de clarté blafarde, est posé comme au seuil d'une crypte. L'opacité mystérieuse où il s'encastre est pleine des balbutiements de reflets qui ne veulent pas mourir. Les formes protestent. Ce bronze debout, projetant vers l'inconnu un bras qui n'atteint rien et expire comme celui d'un nageur submergé dans le ressac impalpable des ténèbres, ce bronze essaie d'être un peu moins noir que cet autre qui se dresse, menhir de la nuit barbare. Comme les œillets, tout roses qu'ils se veuillent, sont étouffés dans le néant, ils résument leur clarté morte dans leur survivant arôme qui, languissamment, s'étire, flotte, chaleureusement défaille, et devient l'odeur elle-même de l'ombre qui le propage. Sur le chevalet,

la grande baigneuse se cambre, indistincte, et sa main se lève comme pour écarter un spectre. On penserait qu'ayant fini d'offrir à l'heure inexorable le tribut de sa chevelure d'ambre, elle montre à la nuit sa main vide en la suppliant de surseoir. Le piano est un sépulcre de basalte. Carré, brutal, il projette un oblique gisement de nuit. Jadis coffret ouvert d'où ruisselaient les joyaux sonores, il les a rentrés en soi-même sous les espèces des reflets d'or qui brillaient dans la salle, et jalousement il les garde, sarcophage du silence.

L'esquisse d'un monde inconnu s'efforce de naître, les proportions se travestissent et les aspects s'échangent. L'ombre devient un être animé.. Ce n'est plus un vide, mais un bloc spongieux, compact, où Marc redouterait de s'enfoncer. Il n'oserait pas même étendre le bras hors de son abri de peur de rencontrer cette matière molle, insaisissable, pulpeuse, dont l'atelier est exactement rempli et qui en épouse les contours comme les cendres dans les rues souterraines d'Herculanum. La palette, toute proche, est encore visible, et soudain Luc la regarde, comme si une main allait surgir et la prendre, insérer au trou de cette palette un pouce mystérieux... Demain, ses yeux verront que quelqu'un a travaillé, méchamment, pour gâter l'ouvrage entrepris, et le premier regard jeté sur la toile montrera que l'ouvrière indicible, la désillusion, aura passé par là. Mais pour l'instant, Marc, annihilé, n'y songe point. Flottant au bain des ombres, il n'a plus

ni pesanteur ni tact : nulle sensation ne parvient à ses doigts à plat posés sur la peluche des coussins. Avec l'âme passive d'un prince barbare il assiste, hors du temps, à la déroute des lumières...

Dans cette masse de nuit agglutinée, s'élabore une néfaste germination d'atomes, faite de toutes les idées attachées à chaque objet, de toutes les pensées éparses dans la fin de l'après-midi, de tous les désirs refoulés. Tout cela se concerte, se ranime, réagit, se venge. Une luxure émane. La fille nue, qui déroula naguère les savoureuses surfaces de sa chair élastique et chaude, a laissé, malgré le saint motif imposé à sa nudité par le travail, l'odeur de son corps dans le sillage de son impudique beauté. Le divan dans l'ombre est complice : celle qu'il regarda tout à l'heure avec calme, Marc aimerait-il en étreindre à cette minute la présence furtive, complaisante et soupirante, comme un vaincu aimerait sa défaite, en face de l'autre, de la baigneuse rêvée dont le grand torse souple n'est plus qu'une pâleur indistincte, crucifiée sur le chevalet invisible?

Non; cette heure appartient aux fantômes. Tout ce qu'un jour de clarté, animant bibelots et ébauches, a fait naître de songeries, se condense pour nourrir une fois de plus les lèvres arides des ténèbres, ouvertes autour de l'homme qui médite et ressent. Elles veulent être nourries, dans ces bouches sans fond la lumière déverse ses gloires et la vie ses substances, pour apaiser les mânes des rêves inéclos. L'ombre ne

se suspend pas à vide. Ses toiles d'araignées appâtent en leur trames subtiles tout ce qui a flotté, tout ce qui a voleté, papillons du caprice, mouches obstinées du désir, meurtries à la flamme du jour, et tout cela devient larves et c'est ce qu'on appelle le silence, une chute éternelle des sources vitales dans le creuset du néant, l'éternel geste des Danaïdes dont l'onde reparaîtra de l'autre côté de la terre, diluée en rosée d'aube.....

Marc, très lentement, précautionneux se relève. A sa droite est une lampe. Il la sait prête sur sa colonne. Il sait que d'un geste il pourra susciter sa lumière, refouler hors d'un vaste cercle de feu rose les tournoyantes chimères mauvaises. Mais ce geste, il ne le fera pas. Ivre de l'ombre absorbée, il est au seuil de son atelier comme au seuil d'une nécropole où sa présence est importune. Il se sent peu à peu chassé, non par le désir des rues, du repas, des amis, mais par la foule des minuscules volontés qui pullulent dans la salle et qui veulent être seules, s'échanger, décider entre elles des choses qui l'influenceront demain. Il cédera, laissant son idée ébauchée, sa blanche baigneuse nue et naïve parmi les striges nocturnes. Il se dirige à travers l'atelier noir, il frôle les hauts bronzes roidis comme des cippes funéraires, il sent sur ses joues le souffle léger des créatures irréelles, il traverse une foule, et il marche à pas étouffés pour ne pas éveiller le silence.

Et alors, comme un voleur, haletant, il entr'ouvre la

porte de l'escalier et la referme sur les spectres. Et il reste là un long instant, pensif et hagard, craignant que, détaché du concile, quelqu'un d'eux ne l'ait suivi et ne s'attache à ses épaules, comme à celles de Sindbad fit l'implacable vieillard de la mer!

LE BOUCLIER D'OR

G.Rochegrosse

LE BOUCLIER D'OR

LE BOUCLIER D'OR

C'était comme un soleil ramené prisonnier et pendu à une colonne. Son agonie d'or rouge, sanglot fauve, farouche et silencieux, faisait peur. Au crépuscule, alors que les soldats en sueur pensaient en avoir fini avec le soleil réel, on voyait surgir ce tragique regard, vaste prunelle sanglante, et la chaleur semblait s'y être concentrée pour rayonner plus lourdement dans les ombres. On n'avait pas osé le placer en trophée entre des haches et des glaives, il était là tout seul au centre d'une grande salle, comme au poteau de torture, et jamais le roi ne le regardait sans songer à mourir.

Il l'avait pris dans un temple enflammé, un soir d'assaut, et au moment où il l'avait saisi de ses mains, à travers le cuir de ses gantelets de guerre il avait senti la morsure du métal brûlant, et il avait pensé saisir un astre. C'était un bouclier rond, en or martelé. Il n'avait été gravé aucun signe sur cet orbe d'or rouge comme le cuivre, d'une pesanteur formidable, aussi lourde que le rêve d'un univers. Le roi l'avait

exalté au-dessus de sa tête avec un grand cri, et toute l'armée avait cru voir Atlas portant le ciel.

Au moment où le roi avait pris le bouclier, en piétinant les corps de trois vieux prêtres blancs abattus par son épée, il avait aperçu dans le miroir courbe du métal une face convulsée par la douleur. Et il avait frémi, car cette face était celle de son jeune fils, Amritah aux cheveux clairs, qu'il aimait plus que la gloire.

Et pendant que l'armée l'acclamait, le roi avait senti le froid d'une lame dans son cœur, et la terreur du symbole inconnu l'avait rempli de mystère et d'angoisse. Pour la première fois le spectacle d'une ville en flammes ne lui fut pas une extase, et il fit taire les tambours.

De retour en son royaume, il ordonna qu'on suspendit le bouclier trop haut pour qu'un visage pût s'y voir. Et il ne le compta pas parmi ses richesses, mais il n'osa pourtant s'en défaire, ni l'enfouir dans les caveaux de son palais, de peur que la face de son enfant ne fût profanée dans les bazars ou condamnée au froid de la tombe. Et l'enfant blond grandit sans connaître son image dans des miroirs, de peur qu'accidentellement il ne s'apparût dans le bouclier, et que cette vue n'éveillât en lui la comparaison.

* * *

Des années passèrent à l'ombre des mêmes palmes et sous le même soleil. Amritah devint un adolescent, et du roi la mort fut plus proche jour à jour.

Toujours rayonna la même gloire d'argyraspides dans l'ombre violacée des portiques : et toujours plus haut que leurs fronts brilla l'héroïsme d'une gloire expirée d'un peuple râlant son souvenir en cet orbe du bouclier d'or rouge à la colonne solitairement suspendu.

C'était le soleil de l'empire déclinant qui régnait sur une décadence imminente, et il sortait de cette grande lueur fauve un effluve de mort lente et mélancolique. Les boucliers d'argent des gardes semblaient un concile de lunes pâlies, déférentes au vaste éclat suprême de cet astre de feu qui les dominait sans tomber.

Amritah, couché sur des tapis, semblait le Phaéton de ce soleil immémorial, étendu dans la langueur de la chute — et ses yeux gardaient le reflet brûlant et sombre du ciel qu'il eût traversé verticalement comme la foudre. Le roi s'effrayait de voir ainsi son enfant. Son cœur souffrait.

Vaine avait été pour Amritah l'exhortation au jeu des javelines qui traversent des bracelets d'or dont le poignet du tireur se pare, vaine la joyeuse cérémonie des flèches lancées, après laquelle chacun des vainqueurs occupe, durant tout un soir, le siège du roi lui-même, vaine aussi l'exaltation des musiques, et vaine la vue des femmes nues qui s'imprègnent des parfums de leurs pays. L'armure offerte aux seize ans d'Amritah dormait sans honneur au fond de son appartement. Il aimait le chant des jets d'eau qui

meurent à minuit sous la lune, et les oiseaux noirs, et les récits des hommes qui s'entendent aux prédictions. Il aimait surtout le sommeil, et l'immobilité faite à son image : et la beauté extraordinaire d'Amritah ne souriait jamais.

C'était le dernier fils d'une longue race qui avait accompli toutes les actions justes et injustes que l'humanité peut connaître. Tout en lui signifiait la fin : après, irrévocablement, régneraient les hasards, les ténèbres, les déroutes.

Car les rois, ses aïeux, n'avaient jamais mélangé leur sang, et les dernières nièces du père d'Amritah étaient mortes. Lorsque le roi entrait dans la salle où reposait son fils, il distinguait au sein de la pénombre la lueur claire, pâle et indicible de cette blonde tête immobile. Et lorsqu'il entrait dans la salle où le bouclier d'or pendait à égale distance du sol et du plafond, il considérait cette autre lueur ardente et sauvage. L'astre du passé, l'astre de l'avenir, versaient en son âme de craintives presciences, et mesuraient sa vie entière et la course elle-même de l'empire, épanoui fauve et mourant dans un demi-jour d'or affaibli. Et le roi se désolait en silence, car avec les années, le bouclier d'or devenait plus éclatant et plus rouge — et plus pâle et plus lasse la chevelure de son enfant.

* * *

Dans le palais vivait, parmi les femmes, Wâda, fille de prince. Emmenée avec sa mère après la prise de

la ville lointaine où le roi s'était emparé du bouclier d'or, elle avait grandi au milieu des vainqueurs. Elle avait l'âge d'Amritah. La beauté de sa mère avait charmé le roi durant quelques années : à la mort de la concubine, celui-ci avait gardé l'enfant, afin que cette fleur fût respirée voluptueusement par ses derniers désirs. Wâda était belle. Son visage occidental étonnait les esclaves, et son rire était comme un oiseau dans les appartements en silence.

Amritah entendait parfois ce rire apporté par l'écho des jardins. Dans les soirées chaudes et langoureuses, son cœur en devenait plus lourd : ce rire lui faisait mal, il soupirait et se couchait sur le côté, les lèvres entr'ouvertes.

Il connut Wâda, lorqu'elle eut quinze ans, et que le vieux roi l'admit auprès de lui. Wâda le surprit par son regard farouche, brillant encore de l'horreur du viol. Ces deux fleurs décolorées se penchèrent l'une vers l'autre, toutes deux désolées et dernières, toutes deux près de mourir. Une sympathie étrange leur naquit dès le premier regard. Mais longtemps, ils ne le surent pas. Amritah resta soucieux, et Wâda, lentement, redevint gaie. L'éclosion de sa féminité brutalisée lui donna plus de coquetterie et plus de caprices. Le roi remarqua l'influence de Wâda sur l'esprit d'Amritah ; elle était le seul être qui sût l'attirer hors des longs silences, et il se complut à les laisser fréquemment ensemble, car il n'aimait pas cette captive, la jalousie ne pouvait entrer dans son cœur.

Amritah et Wâda restèrent donc seuls durant les longs après-midis embaumés de la mélancolie chaleureuse de l'Orient. Les jardins immuables, étincelants d'irradiations blanches, aidaient leurs âmes à s'épanouir. Mais entre eux, une réticence étrange persista. Ils se regardaient comme deux êtres qui possèdent ensemble un secret et n'ont rien à se confier lorsqu'ils ne parlent pas de lui, pour qui ils seraient prêts à mourir. Amritah ne savait point qu'il aimait Wâda. Et Wâda se souvenait de la haine pour le vieux roi violateur et conquérant, et elle considérait la beauté d'Amritah en silence, comme une pierrerie dont elle n'eût point voulu se parer. Il leur semblait toujours faire un effort pour éviter de parler d'une chose inconnue placée entre eux. Et les rires de Wâda sonnaient faux comme un plat d'or auquel a été mêlé trop de métal plus vil. Et leurs âmes se corrompaient lentement dans la tristesse, comme si leur pureté primitive se fût altérée incompréhensiblement sous l'influence magnétique du vaste, ardent, farouche et solitaire bouclier d'or, pendu à la colonne de jaspe, ainsi qu'un soleil fait prisonnier.

* * *

Il vint un jour où Amritah sentit dominer en toute sa chair le désir de Wâda. Et longtemps il avait écarté ce désir, parce que Wâda était l'esclave et la concubine du roi, son père ; mais à la fin, il lui parla, et lui dit :

« O Wâda, voici que le désir de toi m'étreint, et il faut que je te possède comme un homme qui, s'étant longtemps traîné dans les ténèbres, souhaite posséder la lumière et l'eau fraîche : et mon désir de ton corps est aussi violent que le sien, et mon âme en est pressée de toutes parts, et cependant tu es le bien de mon père. Mais je ne me déciderai à le trahir par mensonge et à te saisir nuitamment comme un voleur, que si tu m'aimes, aussi, Wâda, et si tu es heureuse de moi : car l'amour est au-dessus de toutes choses et ce qu'il veut doit être fait. C'est une loi qui efface toutes les autres. Ainsi, réponds à ma pensée, et alors, nous n'aurons pas honte de mentir.

Wâda répondit :

— Je ne t'aime pas, ô Amritah, et ne te désire pas, et je ne désirerai personne, parce que le premier choix de ma chair ne m'a pas été donné. Ainsi, quelque chose en moi est mort, parce que ton père a vaincu ma race et souillé ma virginité de sa convoitise brutale, bien que je fusse née de princes comme toi. C'est pourquoi, ô Amritah, ton amour ne sera rien pour moi, bien que tu sois doux et fatigué comme le souvenir de ma race meurtrie, qui s'élève obscurément dans mon âme certains soirs. Ma tristesse n'est fraternelle à la tienne que parce qu'en toutes deux quelque chose est souillé, ô Amritah, sur nous deux descend une ombre pareille et une pareille condamnation.

— Et de quoi donc parles-tu, Wâda ? dit Amritah.

— Je ne sais pas, Amritah.

— As-tu donc appris quelque ténébreuse tradition de ma race, ô Wâda, dit Amritah, lorsque tu vivais parmi les concubines de mon père qui t'enseignaient les arts de la luxure ? Elles jasent dans leur volière : certaines nuits ton rire me faisait mal, il parvenait à travers les jardins jusqu'à ma couche enfiévrée. Était-ce donc un secret surpris qui te faisait rire ?

— Non, dit Wâda.

— Est-ce donc alors dans la couche même de mon père, dit Amritah irrité, dans cette couche où tu subis sa fureur, alors que, râlant sa joie impure, l'homme, fût-il monarque, s'ouvre aux aveux comme la femme à l'étreinte, que tu as connu ce secret ?

— Je ne sais pas, dit Wâda toute pâle. Ton père a râlé sans rien dire.

— Et si j'ordonne alors, esclave, dit Amritah, que tu me cèdes, que diras-tu ?

Wâda le regarda et répondit :

— Tu es le maître, ô Amritah. Je te céderai. Mais tu ne m'auras pas comme tu le souhaites. Je ne pourrais aimer qu'un vainqueur. L'amour est loi sur toutes choses. Que m'importe si, fille de vaincus, je dois succomber sous la bestialité du fils après avoir subi celle du père, et même celle d'autres hommes ? Quand ton courroux me livrerait à tous ceux-ci qui, muets et forts, déroulent le mouvant rempart de leurs boucliers d'argent, mon âme demeurerait intacte. Moi-même

ne pourrais la donner : elle seule se donnera selon son gré.

— C'est donc à elle, Wâda, que je devrai demander ce que je souhaite ? dit Amritah. Car te ployer sous mon désir, cela je puis le retarder ; mais qu'elle y consente au fond de ton corps, là où même pénétrant avec le glaive je ne la trouverai pas, c'est mon vœu, mon orgueil et ma joie. Et comment l'obtiendrai-je ? Et quel sage m'enseignera comment l'on persuade à une âme de dire oui ?

— Je ne pourrai, dit Wâda, aimer un vainqueur que s'il ose une conquête pour moi.

— Je ne puis, dit Amritah, l'entreprendre : car les voyageurs venus des contrées les plus lointaines ne pensent pas être sortis des limites immenses de l'empire du roi mon père. Au-delà sont les glaces, les mers qu'on ne traverse pas parce qu'elles rejoignent l'infini, le silence incalculable et la mort.

Alors l'obscure vengeance de sa race inspira l'inconsciente Wâda, et elle répondit après avoir médité :

— Je ne te demande pas, ô Amritah, une impossible conquête. Mais seulement une preuve de ton amour me sera précieuse et fera frémir mon âme : obtiens du roi ton père qu'il me donne ce vaste bouclier d'or rouge pendu à la colonne centrale de son trône. C'est le suprême trophée de ma race princière, jadis anéantie par la tienne. Je le veux pour miroir, et tous deux nous y contemplerons notre beauté d'amants, et tu y

compareras ton image à celle que t'offre le miroir de mes yeux. »

***

Alors Amritah, étonné, tressaillit, et regarda longuement le bouclier suspendu entre la terre et le ciel comme un soleil arrêté. Les paroles de Wâda emplissaient son âme de crainte. Elle, debout devant lui, en une robe toute tremblante des reflets des pierreries, le considérait avec une expression étrange et violente, comme un conseil de crime.

— O Wâda, dit Amritah, tu parles obscurément. Tu parles de miroir. Je ne connais pas ce nom, et j'en ignore le son et le sens.

— Ne t'es-tu donc jamais vu dans l'eau, ton image remontant vers toi, légère, comme si ton âme noyée se mettait à revivre ?

— Non, jamais.

— N'as-tu jamais approché ton visage assez près de celui d'une femme pour contempler ton regard dans ses prunelles ?

— Jamais, dit Amritah, et seul le tien sollicite en moi ce désir.

— Et dans cet orbe d'or rouge ? dit en souriant Wâda.

— Jamais, dit Amritah, car il est suspendu au-dessus de la tête des plus grands, et je ne l'ai jamais vu autrement. Autant souhaiter se réfléchir dans le soleil lui-même.

— Alors tu ne te connais pas, dit Wâda avec ironie, et tu ne sais pas que tu es beau ?

— Je pensais l'être, étant fils de roi, dit naïvement Amritah. Mais de miroir nul ne m'a parlé, et je n'ai jamais vu d'eau immobile, propre à cette contemplation que tu viens de m'enseigner.

— Un prince comme toi ne peut se mirer dignement que dans l'or, Amritah, dit Wâda avec un accent d'orgueil extraordinaire. Il ne sied pas que je reste auprès de toi, de peur qu'un sursaut de tes sens ne te rende maître de mon corps, car tu sais maintenant que tu peux avoir la chair et l'âme tout ensemble. Cesse de souhaiter une étreinte médiocre alors que mon baiser total peut t'échoir. Je me garde tienne, ô Amritah. Le roi ton père, docile à mes caprices, ne me touchera plus : mon refus riant saura l'engager à demander à ses autres concubines l'extase éphémère qui contente son cœur grossier. Obtiens ce bouclier, Amritah, et son orbe éclatant reflétera notre première ivresse. Sinon, n'espère de moi que l'insensible passivité de mon cadavre futur.

Elle sortit, et Amritah pensif retomba dans la langueur ; car il pensait que le roi ne lui accorderait pas le trophée, et surtout l'idée de ne se point connaître lui-même ramenait à ses lèvres le goût de cendre amère que la vie jusqu'alors avait eu pour elles, et que le désir de Wâda avait un instant adouci. Et lorsqu'il eut parlé au roi son père et que celui-ci lui eût refusé le bouclier non avec colère, mais avec une épouvante

suppliante et inexplicable, il s'enfonça dans un sombre et taciturne chagrin, alourdi de secrets qui penchaient sa tête blonde ; ainsi les feuilles de l'automne, surchargées de boue et de pluie, plongent à demi dans l'eau des étangs lugubres.

***

Il se passa des semaines, et Wâda resta dans les appartements des femmes, et Amritah parut proche de la mort, et le roi chancelant, assis auprès de lui, le considérait avec désespoir, et les archers aux boucliers d'argent demeuraient rangés et muets comme soutenant des planètes pâles, et rayonnait le fauve emblème d'or, lourd, vaste et puissant, au centre de ce zodiaque honorant l'agonie royale. Et le roi regardait le fatal bouclier d'or, qui maintenant régnait sur son palais plus que lui-même, et où dormait, figée aux profondeurs incorruptibles du métal, la face douloureuse de son enfant, entrevue à la lueur des flammes. Puis il ramenait son regard terrifié sur le visage d'Amritah étendu, qui contemplait aussi l'emblème : et l'un n'osait pas demander et l'autre tremblait qu'on ne lui demandât, et tout ce qu'ils disaient était calculé pour éviter de parler ensemble de cette chose. Car le roi savait qu'Amritah mourrait en se confrontant à cette image, et Amritah savait qu'il mourrait s'il ne s'y mirait pas en même temps que Wâda, et ce secret défendu tuait lentement son âme, et cependant parce qu'ils étaient roi et fils de roi ils se raidissaient dans leur volonté.

Il vint enfin un soir où tous les deux s'embrassèrent, et où, à l'oreille du roi, l'enfant redit son désir, mais en avouant son amour pour Wâda et le prix qu'elle en exigeait. Alors le roi trembla de tous ses membres, et pour la première fois, lorsqu'il releva la tête, ses vieux compagnons d'assauts et de tueries virent qu'il pleurait, et il dit à voix basse :

— O Amritah mon fils ! La vie me quitte, et que m'importe que tu possèdes la captive ? Elle sera tienne, et tout autre qui plairait à ton désir. Mais elle a parlé avec une haine secrète et perfide, ô Amritah, car il ne faut pas que tu mêles ton visage au reflet de ce bouclier, il ne le faut pas, ô Amritah !

Amritah se souleva et dit :

— Comprends donc, ô roi, que le corps de Wâda ne me sera rien si son âme ne se donne — et ainsi c'est l'amour même de Wâda que je verrai si tu me laisses me considérer en cet or. Et comprends aussi qu'un secret a été éveillé en moi. Pourquoi m'as-tu caché les miroirs et pourquoi ce bouclier d'or rouge est-il suspendu hors de ma vue ? Et voici que je vais mourir si cela ne m'est pas connu.

Alors le roi sanglota et s'écria :

— Maudit soit le jour où mon âme avare désira cette ville, et où mes mains saisirent, au milieu d'un temple en flammes, ce trophée que voici suspendu ! Sans doute un dieu du tréfonds des fleuves infernaux, offensé par ces mains, a condamné la fleur suprême de ma race ! O Amritah, je ne puis te dire ce que j'ai

vu, mais je te supplie de renoncer à ton vœu ! Seule, la fille d'une lignée vaincue, inspirée par un conseil sinistre et par toute l'ingéniosité de la haine, a pu te le faire former !

— Donne-moi le bouclier, dit Amritah : car ma mort répondrait aussi vite à ton refus qu'à ton acceptation, ô roi !

— Je ne puis ! s'écria le roi.

— Et moi je le veux alors, et que ta race en moi expie le crime inconnu et s'anéantisse, souillée et vile, dans le feu de ce métal incorruptible ! s'exclama furieusement Amritah en se dressant et en se précipitant vers le pilier, que ses bras entourèrent. Il essaya d'y grimper, mais ses bras étaient trop faibles, et il râlait contre la surface polie et courbe du marbre, pendant que le roi agonisant se cramponnait à lui avec désespoir en criant : « Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! » A la fin, dans cette lutte horrible, l'âme du vieux roi jaillit hors de sa chair, et il roula sur le sol, les mains crispées encore aux vêtements du prince.

Les argyraspides terrifiés n'osaient remuer, car toucher aux rois était mourir. Au seuil de la salle les femmes apparaissaient en tumulte, et parmi elles Wâda rayonnante.

Alors Amritah cria :

— Je suis votre roi. Obéissez. Je vais connaître le secret et le néant. Que ce bouclier me soit donné !

Il tomba sur les genoux, épuisé, mais, rassemblant ses forces, il s'appuyait sur les mains et toute sa vie

était dans son regard. Les soldats hésitaient : le soleil couchant incendiait l'orbe rouge suspendu, et personne n'osait s'avancer.

— Obéissez ! répéta le prince expirant. Et qu'avec ce trophée le soleil lui-même tombe brûlant sur ma poitrine, comme l'effondrement de cet empire ! Lâches, hâtez-vous !

Alors un archer s'avança, banda son arc, et visa la courroie qui retenait le bouclier d'or à l'anneau du pilier. Et la courroie, coupée, céda, et l'immense soleil de malédiction s'inclina et chuta jusqu'au pavé où son pesant écroulement sonna dans un tumulte terrible.

Et à l'instant s'enfuirent les femmes, les esclaves et les argyraspides eux-mêmes abandonnant leurs targes d'argent, et ce fut comme si tout un ciel était tombé avec son zodiaque de planètes pâles et son soleil suprême !

Amritah se traîna jusqu'à ce surnaturel disque d'or : il y plongea sa face avide, poussa un faible cri, puis, sans même regarder vers le seuil de la salle où se tenait Wâda, ni vers le roi son père, d'un dernier sursaut de ses reins, il couvrit le bouclier de son corps et s'y étendit pour mourir.

Appuyée à une colonne, et souriante, Wâda contemplait la vengeance de sa race. Et jusqu'à la nuit tombante les deux cadavres demeurèrent seuls devant elle.

VIE DES ELFES

Fantin Latour

VIE DES ELFES

VIE DES ELFES

Ils naissent au milieu du ciel, en juin, dans la toute-puissance de minuit, alors que la lune dorée est au sein de toutes les choses bleues, et cligne avec douceur des cils de rayons et de rosée : tout est immobile, les jardins sont pétrifiés dans une glace d'émeraude et de turquoise où transparaît leur vie opiacée et nostalgique, et tout est à soi-même son reflet. Mais une lente, une incessante et inconnaissable fermentation s'élabore loin de nos yeux en toutes les plus subtiles régions du paysage fluide, et la vie des Elfes commence là où nous pensons que le silence est absolu.

La vie des Elfes est l'essence elle-même du silence. Le silence étant la cessation idéale de tout bruit, chaque fois qu'il se produit dans l'univers, un Elfe naît. La création ne s'arrête pas plus que le mouvement qui l'alimente, et là où les remous de ce mouvement, s'unissant, donnent par l'équilibre des forces l'illusion de l'immobilité, il n'y a pas mort et stérilité, mais création d'êtres que nous ne pouvons concevoir. L'air est peuplé des spectres de la vie atomique, et les Elfes

sont les figures du silence. Mais, ainsi qu'en musique le silence lui-même se peint par des sons, les Elfes aussi parlent à leur manière. Nous ne sommes point avertis de la venue du silence par une interruption de la vie, mais par une sorte de contentement harmonieux de notre âme, et le silence diffère pour nous de la mort en ce qu'il nous laisse entendre d'autres bruits que ceux de la vie. Ces autres bruits prennent une majesté extraordinaire, et ce sont précisément ceux qui ne résultent pas du désaccord des ondes magnétiques, mais de leur parfaite coïncidence, Ce que notre imparfait langage appelle le silence, c'est le moyen de percevoir des rumeurs inhabituelles en nous ouvrant la porte des songes. Ainsi les Elfes parlent en l'absence de toute rumeur humaine, et à chacune de nos entrées dans le rêve ils sont présents.

Nos sens ne peuvent les connaître que négativement ; en distinguant tout ce qui n'est pas eux, nous arrivons à la sensation de leur présence. Considérant un chemin désert à la tombée du jour, nous percevons les vibrations de l'air frémissant à la limite du ciel, et des bulles en suspens dansent devant nos regards : mais il y a toujours un point central où cette danse des reflets et des phantasmes de la clarté mourante s'immobilise, où le vide absolu plane. C'est en considérant ce point mort où se résorbe le tournoiement d'alentour que nous avons la sensation précise de la solitude ; à ce point il y a un Elfe, dieu fugace du silence enclos dans cette minute de contemplation. Un

silence minime est fait d'un Elfe, un silence vaste est un concile de milliers d'Elfes. Les étangs nocturnes, les landes, sont leurs royaumes. La mer et les forêts, ne se taisant jamais, ne connaissent pas les Elfes, et la légende le dit, sachant la raison de toutes choses. Aux sylphes, aux willis, aux lutins, aux satyres, aux sirènes, à toutes ces peuplades de l'immense empire du mystère, sont donnés les eaux vivantes et les feuillages infinis, mais le domaine de l'immobile appartient aux Elfes. C'est tout ce que l'on peut dire de leur naissance et de leur patrie.

De leurs haines et de leurs sympathies aucun mortel ne parlerait avec discernement. Cependant il faut distinguer entre les sentiments qu'ils échangent entre eux, et ceux qu'ils conçoivent pour d'autres êtres qu'eux-mêmes. Ce qui se passe entre eux nous est défendu. On peut seulement conjecturer que leur matérialité étant toute électrique, ils se haïssent ou s'aiment selon les mêmes lois que les contrastes des couleurs, ou leurs fusions, peuvent connaître. Il y a des silences amis et des silences hostiles, il y a des aspects de la solitude qui savent nous faire pressentir que quelque chose est arrivé qui mécontente les puissances secrètes — ou bien que le bonheur est venu. Nous nous sentons de trop, ou nous nous devinons accueillis. Certaines couleurs s'allient avec joie et d'autres souffrent de s'unir : dans tel crépuscule tout est un hymne joyeux, une fiançaille enchantée, étonnée de sa propre douceur, et tel autre, avec ses tons

acides, métalliques, sulfureux, avec ses oxydations et ses pyrites au dur éclat, semble un malfaisant épanchement de poisons. Ainsi les Elfes ont des amours et des haines qui, dans les régions de l'invisible, correspondent aux diverses significations naturelles que nos sens peuvent percevoir.

Leur mort est aussi mystérieuse. Elle coïncide avec la cessation de certains silences qui n'auront plus jamais lieu, et comme cette cessation dépend très souvent de l'homme, il s'ensuit que les Elfes ne nous aiment pas. C'est même la cause de leur légendaire réputation dans les ballades allemandes, cette réputation de mauvais présage qui les mêle toujours au trépas des voyageurs attardés dans les landes silencieuses, des vieux rois qui portent leurs enfants sur leur selle, des princesses innocentes qui fuient l'épée d'un seigneur jaloux. L'homme, en effet, assassine beaucoup de silences, il parle trop dans les ruines, dans les bois, autour des mares, au sein même de la nuit : et là où il a été une fois parlé, le silence jamais ne reviendra, et jamais Elfe ne renaîtra. Aussi y a-t-il une guerre incessante et implacable entre les Elfes et les hommes. Et tout le but des Elfes est de clore des lèvres humaines dans la mort, afin de refaire du silence et de réparer ainsi les pertes de leur race. Mais celui qui va songeant, muet, et exempt de jactance, qu'il soit poète, ou philosophe, ou fou, n'est pas exposé à leur colère; et ces trois sortes d'hommes sont les seuls qui aient vu les Elfes sans mourir et qui les aient aperçus, sans

vaine terreur, nouant et dénouant leurs rondes légères comme des chevelures dans l'odorant paysage des ajoncs nocturnes.

Les sentiments des Elfes envers les hommes sont donc hostiles. Cependant ils peuvent aimer des créatures humaines. Ils aiment surtout les enfants, parce que les enfants ont le sens du silence et savent y trouver toutes sortes de choses merveilleuses que la raison ne les empêche pas encore de comprendre. Ce sont eux que les petites filles voient passer très vite dans leurs miroirs lorsqu'elles se peignent, eux que les petits maraudeurs aperçoivent au bout des chemins vides lorsqu'ils s'arrêtent, le soir, n'osant avancer. Tous les enfants audacieux se perdraient si les Elfes ne leur faisaient pas un peu peur, à dessein.

Enfin, on a cité des cas où les Elfes étaient amoureux de jeunes filles, et il n'est pas douteux que Swedenborg, en ses promenades, était entouré de leur foule attentive. Mais ce sont là des exceptions. Le rapport le plus discret que les hommes puissent avoir sans danger avec les Elfes est la musique, et avant tout celle qui n'est pas imitative des bruits réels ou vraisemblables de la vie, mais qui se fonde sur la pure harmonie et sur les développements naturels des sonorités. Car la musique n'est pas une interruption du silence. Elle est précisément l'expression des bruits inhabituels, l'expression de la coïncidence suprême des ondes magnétiques, et on ne peut l'entendre qu'en obtenant d'abord le silence ordinaire. La musique est

la non-discordance, donc le silence supérieur, et par là même elle est aux Elfes ce que l'air respirable est aux hommes. Ils s'assemblent en elle, et ce sont eux qui scintillent dans l'atmosphère d'une salle où officie l'orchestre, comme s'ils étaient les incarnations des notes jaillissantes.

Si l'on commence à faire de la musique dans une chambre, il faut quelques minutes pour bannir la sensation du vide, et emplir, pour ainsi dire, l'atmosphère d'effluves sympathiques. Ce sont les Elfes qui sont véritablement ces effluves, c'est de leur présence qu'on sent le désir. Ce sont eux qui, de leurs mains subtiles, chassent peu à peu de nos âmes les pensées étrangères à l'harmonie, pour leur substitúer celles qui émanent de la musique elle-même, et qui la déversent en nous comme un fleuve d'idéalités inassouvies cherchant leur incarnation.

On peut dire qu'ils forment dans toute la nature un tissu étincelant, frémissant et immatériel, qui chatoie sur toutes choses. Lorsque, dans un beau crépuscule de nacre, l'eau d'un lac ondule et semble fuir ses bords sous la brise qui multiplie ses volutes élargies, on peut apprendre à y discerner les Elfes, portés dans la convulsion harmonieuse de l'air, se déployant en fines scintillations. On les distingue aussi dans la chaleur de midi, alors que verticale et folle la chute des ondes lumineuses pleut sur la terre et rencontre les vibrations horizontales du sol électrisé : il se produit là d'ardents conflits de clartés et comme une

écume de lumière dont les Elfes sont les flocons radieux. Car, s'ils sont les effluves du silence, du moins n'y a-t-il pas qu'une sorte de silence dans l'univers ; il y a celui de la lumière et celui de la chaleur, celui qui est dissous dans l'air et celui qui pénètre le fond mystérieux des eaux, celui qui pétrifie les rochers arides, et celui qui semble la matière même des terres incultes, des cavernes désertées, des ruines non visitées, des landes, des espaces de sable et d'algues, et il y a un silence qui est un alcool où sont confits les fruits des arbres rabougris dans les jardins des maisons abandonnées, et il y a autant de silences qu'il y a d'êtres et de choses à la surface et à l'intérieur de la terre, et il y a encore plus de silences qu'il n'y a de bruits, comme il y a plus d'océans que de continents. La manifestation des Elfes est donc liée aux destins de tous ces innombrables modes du silence. Ils sont aussi investis d'un certain droit sur la naissance, la vie et la mort de toutes les fleurs, et on dit même qu'ils y habitent et s'y retirent parfois, surtout dans celles qui ont la faculté de se clore durant le jour et de ne développer leurs pétales qu'aux approches de la nuit.

Enfin, ils sont mêlés à la pluie, lorsque celle-ci est lente, douce, tiède, et descend plutôt qu'elle ne tombe, sans faire plus de bruit que les larmes. Ils aiment suspendre leurs corps diaphanes au milieu du nuage et se laisser tomber, les bras levés, dans la fraîcheur pure de l'averse, à l'automne. Ils sont alors visibles

dans le léger ternissement des vitres usées, et ils tremblent par milliers dans le multicolore et fluide arc-en-ciel. Ils s'élancent sur la courbure violette et orangée de son arceau, et se dissolvent, extasiés, dans les régions sereines qui s'ouvrent au delà des nues.

Ils parlent. On entend, lorsque le silence, tel que nous le comprenons, s'est établi, un sifflement continu, qui s'insinue dans l'oreille aux écoutes, et qui n'est pas celui de l'air, ni du sang, mais qui est leur parole elle-même. Cependant il ne nous sera pas permis d'en dire davantage sur celle-ci ; et il n'est guère vraisemblable que même Peer Gynt, qui ne craignait rien, ait parlé aux Elfes qu'on appelle Trolls dans les solitudes glacées de la Norvège. Ce sont là des contes miraculeux et des motifs de poèmes. Il n'est nullement prouvé non plus que les Elfes se nourrissent du sang des enfants perdus, comme on l'a dit en Bretagne et en Hongrie, où on les confond avec les Kobolds, ni qu'ils exhalent une odeur de soufre, ainsi qu'on le prétend dans les Cévennes et les Landes, où ils sont assimilés, à tort, aux feux follets. Leur pouvoir est magnétique, et leur colère ne laisse point de traces sanglantes ou sulfureuses. Il est encore moins vrai qu'ils redoutent l'exorcisme d'un prêtre, car ils en ignorent la valeur et ne se soucient d'aucune religion. Ils préexistaient à toute religion, sauf à celle dont ils sont les délicieux officiants, la grande religion primitive du silence qui a été instituée par le principe immanent des mondes,

pour le repos des choses créées et la bonne harmonie des sphères.

On imaginera sans peine que les amours des Elfes se conçoivent autrement que les nôtres, puisqu'ils n'ont pas à se reproduire : cependant ils meurent et ils naissent, par des retours constants des effluves magnétiques, et leur mort, leur naissance sont des échanges qui ne correspondent à rien de nos lugubres péripéties. Engendrés immatériellement, à la façon des courants sous-marins, ils s'étreignent selon de suaves effusions, des parallélismes ineffables, des soupirs et des bercements où leur fluorescence immortelle se dilate et se fond avec une extatique gracilité, comme une poussière d'éclair usée par un diamant de feu. Rien, pas même le baiser frénétique et vertigineux d'une comète dévalant dans l'éther qu'elle allume, n'est comparable à cette aérienne communion, à ces spasmes auprès desquels les plus ardents mouvements de notre âme sembleront alourdis de boue et de chagrin. Il y a pour les Elfes une fête de l'amour qui les convie de tous les points du ciel. Elle a lieu dans la nuit du plus beau jour de l'année, et eux seuls savent quel est ce jour. Car nous oublions toutes choses, et une impression exclut celle de la veille dans nos infirmes mémoires, mais les soleils couchants sont, pour les Elfes, des phénomènes au sens précis, ils les dénombrent, les lisent et les retiennent. Ils savent quel est le plus admirable, parce qu'ils savent la relation divine qui permet d'évaluer ce plus haut degré de beauté. Cette nuit-là, ils se

réunissent. Et ce sont de prodigieuses rondes, d'inouïs raffinements dans la perception des infiniment petits murmures qui édifient la symphonie du silence, des frôlements idéalisés, des montées obliques de formes vaporeusement enlacées qui traversent le firmament, de sinueuses volutes de formes exquises, dont chacune créerait un poème, des chœurs mélodieux soudain suspendus en une attente sublime, des sourires épars, des inflexions indicibles, des bruissements et des souffles confusément alliés, de lactescentes entrevisions nimbées par des chevelures de rêves, un monde de beauté indéfinie, lasse, caressante et splendide — jusqu'à ce que la clarté de l'aube suspende ce délicieux sabbat dont ne persiste, dans les prairies de pâleurs célestes, qu'un fluide groupement de nuageuses pierreries, laissant flotter de longs traits d'or, de nacre, d'aigue-marine, de turquoise et d'indéfinissables roses.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 1
Étiennette 5
Ilse et les Reflets 19
L'Argonaute et la Sirène 31
Éva-Christiane de Hermaines 53
Naissance de Fantomes 65
Le Bouclier d'Or 79
Vie des Elfes 97

Achevé d'imprimer
en Avril mil neuf cent trois
pour le *Livre et l'Estampe*
par
la S. A. des Imprimeries Gérardin.